

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

SOMMAIRE:

	Page
PAUL MONTEL Paul Valéry et les Mathématiques.....	83
AHMED RASSEM Images pour un Écran.....	88
ABDEL RAHMAN SIDKY Naples.....	109
ALBERT ISRAEL Un Egyptien à Vienne.....	112

BIBLIOGRAPHIE ARABE

G. C. ANAWATI Deux textes inédits de Mystique et de Théologie Musulmanes	125
--	-----

LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN GUERITTE Lettre de France	143
JEAN BOTROT Georges Duhamel: <i>Les Espoirs et les Epreuves</i>	146
JEAN-LOUIS BRUCH Emmanuel Mounier: <i>L'Espoir des Désespérés</i>	150
ROBERT ARON Actualité de l'Histoire	152
JACQUES MADAULE Christian Murciaux: <i>Le Douzième Imam</i>	155
JACQUES MADAULE Initiation Philosophique.....	159

rdc

CINQUANTE ANS
DE
LITTÉRATURE EGYPTIENNE

Ouvrage capital qui vient remplir un besoin essentiel

Toute l'histoire de la Renaissance de la Littérature
et de la pensée contemporaine en Egypte

L'ouvrage est composé de quatre parties

POÉSIE

PENSÉE ET PROSE

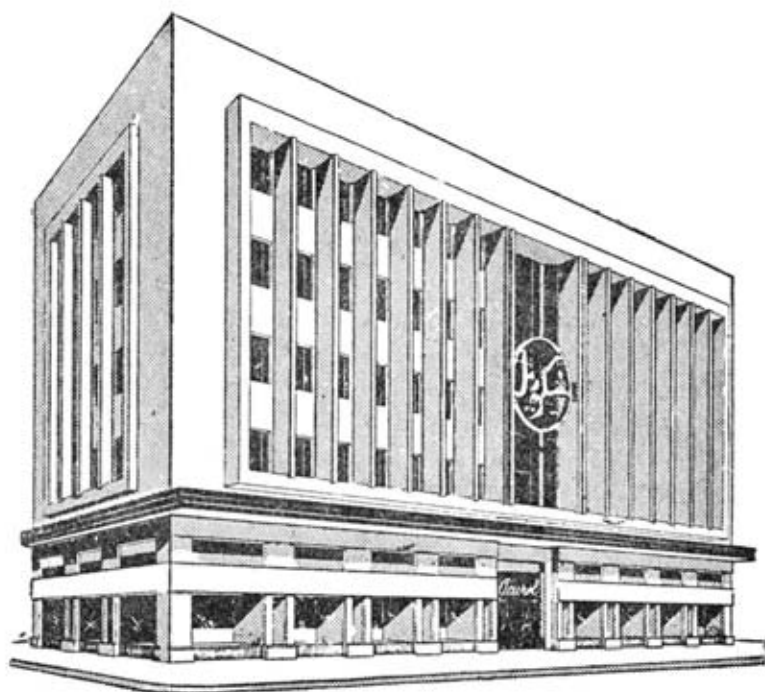
THÉÂTRE

CHOIX DE TEXTES

Les études qui composent ce Numéro Spécial
ont été écrites par les plus grands écrivains et
critiques égyptiens

Un fort volume de 260 pages

P.T. 60 — Frs. fr. 600



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R.C. 26248

Mission Laïque Française

LYCÉE FRANÇAIS DU CAI ° E

2, Rue Youssef El Guindi

JARDIN D'ENFANTS ET PETIT LYCÉE.

Arabe dans toutes les classes, depuis le Jardin d'Enfants et anglais à partir de la Huitième.

LYCÉE DE FILLES.

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et Cours Complémentaires (culture générale; enseignement ménager; puériculture).

LYCÉE DE GARÇONS.

Enseignement de base commun. Option après le premier cycle entre les Sections française, égyptienne et commerciale. Education physique et sports. Formation de l'esprit et du caractère par les méthodes libérales et actives. Service automobile.

LYCÉE FRANÇAIS D'ALEXANDRIE

CHATBY

JARDIN D'ENFANTS, LYCÉE DE FILLES.

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et Baccalauréat égyptien. Section d'enseignement ménager.

LYCÉE DE GARÇONS.

Préparation au Baccalauréat français, au Baccalauréat égyptien et au Diplôme Supérieur de Commerce. Enseignement de l'arabe et de l'anglais dans toutes les classes. Education physique et Sports.

ÉCOLE D'AGRICULTURE EGYPTIENNE

Au Lycée et à l'annexe agricole de Ras el-Soda.

La rentrée est fixée, dans tous les
Etablissements de la Mission Laïque Française,
au Jeudi 1er Octobre 1953.

Mission Laïque Française

LYCÉE FRANCO-EGYPTIEN

Avenue Fouad 1er - HELIOPOLIS

LYCÉE DE GARÇONS.

Les deux cultures française et égyptienne données à tous les élèves.

Préparation aux Baccalauréats égyptien et français. Français, Arabe, et Anglais obligatoires.

LYCÉE DE JEUNES FILLES.

Entièrement séparé du Lycée de Garçons.

Baccalauréat. Section de culture générale. Arts d'agrément et ménagers.

JARDIN D'ENFANTS.

Tous les sports sont pratiqués sur les plus vastes et les plus beaux terrains d'Egypte. — Autobus.

COLLEGE FRANÇAIS DE GARÇONS

45, Rue du Daher

Prépare au Certificat d'Etudes primaires françaises et au Baccalauréat égyptien.

COLLEGE FRANÇAIS DE JEUNES FILLES

6, Rue Zohni, Daher

Prépare aux Certificats d'Etudes primaires et aux Brevets. Arabe et anglais dans toutes les classes.
Section de préparation au Brevet d'Etudes Commerciales.

**La rentrée est fixée, dans tous les
Etablissements de la Mission Laïque Française
au Jeudi 1er Octobre 1953**

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caïre No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad El-Dine)

Téléphone No. 78295 et 78090



LA BANQUE MET EN LOCATION, A DES PRIX TRES AVANTAGEUX, DES COFFRES DE TOUTES DIMENSIONS POUR LA GARDE D'OBJETS DE VALEUR, AU SIEGE CENTRAL DU CAIRE ET A LA SUCCURSALE D'ALEXANDRIE

Messageries Maritimes

Services de Paquebots et Navires de Charge

Grande-Bretagne — Belgique — Pays-Bas
Allemagne — Portugal — Maroc — Algérie
Tunisie — Italie — Grèce — Roumanie
Turquie — Egypte — Liban — Syrie — Arabie
Côte des Somalis — Ceylan — Inde — Pakistan
Malaisie — Indochine — Philippines — Chine
Japon — Corée — Asie Russe — Côte Orientale
d'Afrique — Madagascar — La Réunion
Maurice — Afrique du Sud — Australie — Antilles
Amérique Centrale — Etablissements Français de
l'Océanie — Nouvelle-Hébrides — Nouvelle-Calédonie

REPRESENTATION EN EGYPTE

BRANCHE PASSAGES

Khedivial Mail Line, S.A.E.

Alexandrie Tél. 20824 - 21257 — Le Caire Tél. 59507-46322

BRANCHE MARCHANDISES

Société Misr de Navigation Maritime, S.A.E.

Alexandrie Tél. 21547 — Le Caire Tél. 78295

ZONE DU CANAL DE SUEZ

Port-Said Tél. 8671 à 8676 — Suez Tél. Port-Tewfick 36

OROSDI-BACK

Nouveautés

AUX ETABLISSEMENTS



LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

CREDIT LYONNAIS

1498 SIÈGES & AGENCES, dont :

EN EGYPTE :

ALEXANDRIE

R.C. 136

LE CAIRE

R.C. 2361

PORT-SAID

R.C. 113 CANAL

19, RUE ADLY PACHA

BUREAU DU MOUSKY 71, RUE EL AZHAR

AU SOUDAN :

KHARTOUM & PORT-SOUDAN

EN SYRIE :

ALEP & DAMAS

FILIALE :

AU LIBAN :

BEYROUTH : BANQUE G. TRAD

(CRÉDIT LYONNAIS) S.A.E.

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

COFFRE-FORTS en LOCATION au CAIRE et à PORT-SAID

**BANQUE BELGE
ET INTERNATIONALE
EN EGYPTE**

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

LE CAIRE

HELIOPOLIS

ALEXANDRIE



**TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE**

R. C. C. 39

R. C. A. 692

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
Vol. XXXI No. 162

SEPTEMBRE
1953

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

PAUL VALÉRY ET LES MATHÉMATIQUES

Beaucoup d'écrivains ont cultivé les mathématiques sans les associer à leur oeuvre littéraire mais pour leur utilité ou leur pouvoir d'évasion. Stendhal, par exemple, s'est livré à leur étude, comme il le raconte dans *La vie de Henry Brulard*, afin de pouvoir quitter sa famille et il s'est attaché à elles : « De plus, écrit-il, j'aimais, et j'aime encore, les mathématiques pour elles-mêmes comme n'admettant pas l'hypocrisie et le vague, mes deux bêtes d'aversion. »

Le cas de Paul Valéry est tout différent. Chez lui la mathématique est intimement mêlée à la forme de sa pensée et à son expression. Il avait étudié cette science et en avait pénétré le sens jusque dans ses régions les plus élevées. Il n'en possédait pas les techniques mais en concevait la substance avec précision et lucidité. Il disait modestement : « Devant les mathématiques, je suis comme un chien qui regarde un os à travers les barreaux d'une cage ». Mais il en avait déjà sucé la moelle...

En fait, la forme de son activité intellectuelle est toujours à base scientifique. Son goût de la rigueur, son analyse des concepts, son besoin d'abstraction en témoignent. Au terme de cette poursuite incessante de l'abstrait, il rencontre fatalement les mathématiques. C'est à elles qu'il emprunte ses images, ses comparai-

sons et jusqu'à la forme même de son argumentation. Cet emploi des formules et de la langue mathématiques est toujours judicieux et précis : il ne s'abandonne jamais à la facilité de l'à-peu-près.

Ce goût de la comparaison mathématique est chez lui permanent et nous le retrouvons à chaque instant. Il éprouve un puissant besoin de placer à la base de toute théorie mentale un groupe de postulats et de définitions sur lesquels agissent ensuite les combinaisons de la logique comme dans les disciplines mathématiques. Il a écrit lui-même : « Si je possède peu de mathématiques, ce peu n'en a pas moins joué un grand rôle (peut-être disproportionné) dans ma vie mentale, et jusque dans la part de cette vie qui s'est employée à la poésie et à la théorie de la poésie. Je me demande parfois si certaines de mes idées ne seraient pas mieux entendues par un petit public de savants que par un auditoire purement littéraire, car le malheur veut que je ne considère presque jamais littérairement les choses littéraires... »

Lorsqu'il compose une oeuvre poétique, et dans la prose même, il est contraint d'ajouter une condition nouvelle à celle de l'expression de la pensée. Elle concerne le son des syllabes employées dont la réunion donne l'harmonie du poème ou de la phrase : « Les mots me font songer, dit-il, à cause de leur double nature, à ces quantités complexes que les géomètres manoeuvrent avec tant d'amour... l'accouplement de la *variable phonétique* avec la *variable sémantique* engendre des problèmes de prolongement et de convergence que les poètes résolvent les yeux bandés — mais ils les résolvent (et c'est là l'essentiel) de temps à autre... »

La variété et la profondeur de ses connaissances scientifiques ont parfois conduit à comparer Paul Valéry à Léonard de Vinci. Mais leurs attitudes intel-

lectuelles me semblent en opposition fondamentale. Léonard utilise sa science vers l'extérieur, pour la découverte. Au contraire, la science de Valéry est tournée vers l'intérieur; elle lui sert à enrichir sa puissance d'analyse; elle lui apporte des lois, des images, des comparaisons qui fortifieront son travail de dissection des pensées et de leurs associations. Si l'on veut rapprocher le génie de Valéry de celui d'un grand créateur intellectuel, c'est plutôt vers Descartes qu'il faudrait, je crois, se tourner. Comme lui, il fait table rase des conventions, des doctrines, des écoles. C'est devant son Moi, juge suprême, qu'il fait comparaître les idées et les mécanismes qui les engendrent ou les associent. Il a d'ailleurs écrit sur Descartes des pages mémorables dont certaines parties pourraient s'appliquer à lui-même.

*
* *

En général, Valéry utilise le langage et l'appareil mathématique pour mieux préciser sa pensée ou pour répandre la pensée mathématique elle-même en la parant de l'élégante fluidité de son style. Voici des cas où la question étudiée elle-même requiert l'emploi de la mathématique.

Dans *L'Homme et la Coquille*, par exemple, Valéry pose deux problèmes. D'abord, dans quel cas l'examen d'un objet permet-il d'affirmer que cet objet a été fait par l'homme? Ensuite, par quels procédés la création peut-elle remplacer la construction humaine obtenue par un nombre fini d'opérations se succédant dans un ordre et suivant un plan déterminés? Prenons une coquille de mollusque dont la forme rappelle le dessin d'une hélice et celui d'une spirale. Le travail d'élaboration du manteau du mollusque soulève le second problème dont le mystère semble impossible

à percer actuellement. Mais le premier est soumis par Valéry à une analyse géométrique très serrée.

A d'autres moments, il est attiré par des problèmes de mécanique rationnelle. Comme il l'a fait pour le *Muscle* en général dans *Idée fixe*, il s'interroge dans le *Discours aux Chirurgiens* sur la complexité du mécanisme de la main, de cette main qui leur a donné leur nom.

*
* *

Pour Valéry, la création de la Géométrie par les Grecs apparaît comme l'élément fondamental de la pensée scientifique; d'après lui, c'est sur elle que s'est établie la prééminence de la civilisation européenne : «... la Grèce a fondé la Géométrie, s'écrie-t-il dans *La Crise de l'Esprit*. C'était une entreprise insensée. Nous disputons encore sur la possibilité de cette folie».

Qu'a-t-il fallu faire pour réaliser cette création fantastique?

Songez que ni les Egyptiens, ni les Chinois, ni les Chaldéens, ni les Indiens n'y sont parvenus. Songez qu'il s'agit d'une aventure passionnante, d'une conquête mille fois plus précieuse que celle de la Toison d'Or. Il n'y a pas de peau de mouton qui vaille la cuisse d'or de Pythagore.

« Ceci est une entreprise qui a demandé les dons le plus communément incompatibles. Elle a requis des argonautes de l'esprit, de durs pilotes qui ne se laissent ni perdre dans leurs pensées, ni distraire par leurs impressions. Ni la fragilité des prémisses qui les portaient, ni la subtilité ou l'infinité des inférences qu'ils explo- raient ne les ont pu troubler».

Et plus loin : «Ce que nous devons à la Grèce est peut-être ce qui nous a distingués le plus profondément du reste de l'humanité. Nous lui devons la discipline

de l'Esprit, l'exemple extraordinaire de la perfection dans tous les ordres. Nous lui devons une méthode de penser qui tend à rapporter toute chose à l'homme, à l'homme complet; l'homme se devient à soi-même *le système de référence* auquel toutes choses doivent enfin pouvoir s'appliquer...

« De cette discipline la science devait sortir. Notre science, c'est-à-dire le produit le plus caractéristique, la gloire la plus certaine et la plus personnelle de notre esprit. Il y a eu des arts de tous pays, il n'y a de véritable science que d'Europe ».

Paul Valéry ne renonce jamais à la forme mathématique de l'idée ou de son expression. S'agit-il de trouver un titre pour un livre exposant les variations de sa pensée autour de l'orientation permanente de son esprit? Il adoptera le mot « Rhumbs » qui, en termes de marine, est l'angle de deux rayons consécutifs de la rose des vents et, dans un sens plus général, l'angle de la direction du navire avec celle du méridien du lieu où il se trouve. Le titre équivaut à celui-ci: Déviations de ma pensée autour de son cours normal. Mais Valéry préfère le terme scientifique qui fait image.

Dans la vie quotidienne, les mathématiques nous suivent comme notre ombre, mais elles n'interviennent que pour nous fournir un pouvoir d'action. Valéry a inauguré leur application à l'analyse de la pensée: il a ainsi créé un nouveau Chapitre de ce qu'on est convenu d'appeler les Mathématiques appliquées. Il les a mises au service de l'intelligence la plus pénétrante et la plus déliée. Son oeuvre littéraire est un monument d'une extrême nouveauté et d'une puissante originalité.

PAUL MONTEL

de l'Académie des Sciences

IMAGES POUR UN CRAN

I

Le fou parle, le sage écoute.

Or, bien que sage, il parlait.

L'homme dont il est question dans ces pages était un libraire vieux et pauvre. Il vendait des livres instructifs dans les jardins publics. Les sages se parfumaient la bouche avant de parler de lui... parce que, pareil aux fous, il disait des choses décousues et profondes et que, comme eux, il ne crachait jamais en haut de crainte que son crachat ne lui retombât sur le visage.

A ceux qui voulaient l'écouter, il disait:

N'est malheureux que celui qui ne sait pas chanter.

Lorsque Dieu veut perdre une fourmi, Il lui donne des ailes.

Le vieux libraire avait en poche, pour avoir vendu un grand nombre de bouquins, un billet vert-pistache de ce papier-monnaie facilement échangeable en espèces métalliques.

Or, ce jour même, l'envie d'explorer un domaine inconnu jusqu'alors l'arrêta devant une porte sur laquelle une annonce vantait la qualité des breuvages alcooliques que l'on servait à l'intérieur. Notre libraire entra.

Des verres bizarres rappelaient ces fruits étranges des jardins des tropiques.

Au bar, des femmes aux lèvres rouges buvaient, tandis qu'une musique bruyante donnait aux regards des hommes ce bel éclair arrogant que l'on trouve dans les yeux des chiens de race. Le vieux libraire parut gêné mais ne fit pas mine de s'en plaindre.

S'il fallait jeter une pierre à tout chien qui aboie, les pierres seraient hors de prix.

Il feignit donc de ne pas sentir les regards qui passaient sur lui et posa lentement sur le bloc de marbre le verre de liqueur qu'il venait de boire d'un trait comme une jeune fille.

Notre ami regardait les mains de la serveuse dont la pâleur faisait songer à la tristesse des oiseaux en cage. Le voyant seul, la jeune serveuse lui dit :

— Voulez-vous un sweepstake ?

Il ne comprit pas, mais il n'hésita pas à le prendre.

— Le billet coûte dix shillings, dit la serveuse.

— Dix shillings!

Ses mains étaient douces et pâles, et elles volaient pareilles à des moineaux, de bouteilles en bouteilles. Le vieux libraire prit un billet en souriant. Peut-être en même temps regrettait-il ce geste et se disait-il :

Chiffonier étend ses jambes au delà de sa couverture.

Autour de lui, des hommes riaient parce que l'un avait dit à haute voix :

— Tout homme peut tenter la fortune... Un vidangeur peut devenir millionnaire.

Le vieux libraire comprit que c'était à lui que s'adressait le rire des hommes...

et il aurait voulu pouvoir leur dire :

N'est mendiant que celui qui souffre de la pauvreté.

Et il aurait voulu pouvoir ajouter :

Celui qui dispose du henné est libre d'en badigeonner le cul de son âne.

Mais il ne leur dit rien. Le silence est une réponse.

Du fond de son coeur, un sourire monta illuminer ses yeux. Il regarda longuement le billet en pensant :

« Au fond, pourquoi ai-je pris ce billet ? *Si le guignard faisait le commerce de l'huile des lampes, Dieu est capable de supprimer la nuit* ».

Mais la voix de la serveuse était restée dans son oreille.

Il était heureux et ne comprenait pas le regard étonné que d'aucuns posaient sur lui.

Il disait :

« *Seule la poussière peut remplir l'oeil de l'insatiable...* Mais je ne suis point cet homme-là. »

Le petit libraire possédait une femme dont le visage ridé était pâle comme une pêche défraîchie mais qui souriait toujours en le voyant : heureuse de son sort, elle pensait *qu'un oignon donné par le bien-aimé vaut un mouton*.

Elle aimait son mari comme s'il eût été son fils.

Aux yeux de sa mère, le singe n'a-t-il pas la grâce d'une gazelle ?

En rentrant chez lui, le vieux libraire expliqua à sa femme comment il venait de tenter la chance qui jusqu'alors semblait les ignorer.

Elle ne parut point partager sa joie, — non qu'elle se doutât que dans les buvettes de la ville se trouvaient des jeunes filles aux mains pâles pour servir les clients... Elle semblait mécontente en regardant le billet, comme si le gros lot leur était déjà échu avec cet autre lot d'ennuis inévitables que la richesse apporterait dans leurs habitudes. Que ferait-elle de cette richesse si l'amour de son mari devait en être le prix ? Elle voyait déjà le fantôme de leur bonheur évoluant à leurs côtés dans les salons mondains de la ville et dans le hall des

grands hôtels, pendant que le regard des femmes chercherait les yeux de son mari.

Cette image lui ayant glacé les mains, elle déchira le billet, lentement, pendant que son mari la regardait. On eût dit qu'elle éprouvait de la volupté à étouffer au berceau cette fortune lointaine qui menaçait leur paisible vie.

Le petit libraire ne marqua aucune surprise. Il embrassa sa femme sur la joue et sans mot dire se mit à table.

Après le repas, il quitta comme d'habitude sa demeure.

Au coin de la rue, il attendait depuis quelques instants l'autobus qui devait le porter aux grands jardins où il vendait des livres aux mères de famille...

Au coin de la rue, à l'arrêt facultatif, il fit un geste à l'autobus qui arrivait...

Le conducteur le dévisagea mais, le voyant seul, continua son chemin.

Le petit libraire ne marqua aucune surprise.

Sur sa manche il découvrit un peu de poussière et une tache de boue que sa femme avait oublié de nettoyer.

Il secoua son veston, ajusta sa cravate déteinte et, comme la femme en rose qui passait de l'autre côté de la rue n'avait pas remarqué le mépris du chauffeur à son égard, il se dirigea à pied, vers les jardins publics en fredonnant une valse ancienne.

Et c'est ainsi que, par la jalousie d'une épouse fidèle, le petit libraire, qui aurait pu connaître la richesse, ne touchera jamais aux seins parfumés des danseuses et ignorera toujours le goût des lèvres fardées...

Et c'est ainsi que, le reste de ses jours, le pauvre libraire, fredonnera dans les jardins publics les valse d'or que l'on chantait jadis lorsque sa femme Nihal avait encore vingt ans...

Car, ici bas,

Rien n'est gratis hormis la cécité et la surdité.

II

Parce qu'il était maigre comme une branche desséchée, il éprouvait pour sa femme beaucoup de tendresse; elle était la lueur blanche de sa vie.

Mais ce qui est écrit sur le front, l'oeil le verra.

Et c'est ainsi que le pauvre homme a trouvé un matin sa tendre épouse morte à ses côtés.

Or, ce malheur ne parut point le toucher, car il savait que Dieu fait toujours bien les choses.

Etant désormais seul dans la vie, le petit libraire changea de demeure. Il trouva une modeste boutique au fond de laquelle il installa son lit et ses livres.

Comme il ne vendait plus que des recueils anciens, les étudiants venaient chez lui pour discuter littérature et pour dénigrer ses poètes favoris.

Il est des gens qui mangent les dattes et d'autres sur lesquels on lance les noyaux.

Dans sa vitrine, de plus en plus poussiéreuse, on trouvait toutes sortes de fournitures scolaires: des plumes, des crayons, des pastilles en couleurs, et l'on trouvait aussi des pipes en chocolat.

Il était généreux avec les élèves indigents qu'il aimait du fond de son coeur ayant connu lui-même la misère.

Mais le bourdonnement de la guêpe est la cause de son malheur.

Ainsi, un jour, deux agents de la police vinrent le convoquer au Gouvernorat où on lui reprochait de fomenter une grève parmi les étudiants. Les agents le traitèrent de vieille sangsue.

Partout le guignard trouvera le guignon sans qu'il faille accrocher à son cul un lampion.

Le pauvre libraire fut sidéré; il se voyait déjà incarcéré dans quelque prison lointaine sans que personne n'eût l'idée de s'occuper de lui. Il songea à ses livres, et des larmes coulèrent de ses yeux, pour la première fois de son existence.

On le traitait comme un criminel, lui dont la vie était un exemple de pureté.

La malchance venait de remettre la main sur son épaule alors qu'il commençait à connaître le repos. Il songea avec tristesse à sa nouvelle librairie et il ne put s'empêcher de penser :

Maudite soit la cuvette d'or où je vomis du sang.

En route, il s'arrêta devant une vitrine où les roses étaient d'un rose éclatant. Mais un des policiers secoua son doux rêve en effleurant le bas de son dos pour le rappeler à la triste réalité. Ce geste indécent ne l'étonna pas: Dieu, sans doute, tenait-il à purifier d'avantage son âme...

Il songea alors à sa vie, qui était longue comme une phrase mal construite et il récita quelques versets du Koran pour conjurer le mauvais oeil.

En passant devant une mosquée, son coeur trembla d'émoi et subitement il vit clair dans les ténèbres qui l'étouffaient.

Si les Autorités doutaient de sa personne, c'est qu'en lui sommeillait un homme qu'il ignorait. Pourquoi continuerait-il à moisir entre ses livres quand en lui vivait un homme dont on avait peur, dont on parlait aujourd'hui et dont on reparlera ?

Il commença à respirer avec aisance et sentit qu'il pourrait affronter la Justice des hommes. Il était même fier de cette accusation : un homme d'action vibrat en lui.

Il se voyait déjà à la tête d'un mouvement politique qui réclamerait tous les droits de la presse ainsi que ceux des petits commerçants.

Il n'écrirait plus d'études littéraires, mais des articles frémissants de haine et de passion, dans lesquels il déchirerait ses adversaires et lapiderait ces parasites dont regorge l'Administration.

Il ne serait plus le vieux libraire dont on se moque avec pudeur, mais un homme qui sait remplir le fauteuil qu'il honore, et comme tant d'autres, il pourrait, sur l'échelle de la gloire, *importuner les pieds de ceux qui sont en haut et pêter au visage de ceux qui sont en dessous.*

Et maintenant qu'il sentait que la vie était sur le point de lui sourire, il osa regretter la mort de sa pauvre femme et pour la première fois dire à Dieu : Pourquoi?

*
* *

Escorté par deux agents comme un vulgaire criminel, le petit libraire arriva au Gouvernorat où il dut attendre deux longues heures avant d'être reçu par le Commandant de la Police.

Un bon visage qui se nourrit de mets ignobles.

En le voyant entrer, ce dernier ne put s'empêcher de rire aux éclats. Il traita ses agents de visionnaires pour avoir douté un instant d'un malheureux, *incapable d'éloigner les mouches de ses yeux.*

Puis, le Commandant s'excusa poliment d'avoir troublé les méditations philosophiques de notre ami.

*Si la proie était bonne,
l'oiseau ne l'aurait pas lâchée.*

Alors, le petit libraire quitta tristement la salle,
accompagné du rire atroce de quelques mouchards...

Et douloureusement, il pensa :

*Hier de la tristesse, de la tristesse aujourd'hui :
combien de temps dure donc cette vie ?
Plutôt celui qui me fait pleurer et me pleure
que celui qui me fait rire et me livre à la risée des
autres !*

Alors, il s'en alla marcher de longue heures, len-
tement...

Où allait-il ainsi? Nul être ne le savait...
Que cherchait-il? Lui-même l'ignorait...

Il marcha lentement comme un malheureux et,
quand la nuit eût effacé sa silhouette, il avait déjà
renoncé à rivaliser avec ces mulets de la politique qui
mordent ceux qui sont devant eux et ruent sur ceux
qui les suivent.

Et c'est ainsi que, à la suite d'une décision légère,
le petit libraire, qui aurait pu connaître le pouvoir,
ne présidera jamais de banquets politiques et ne fo-
mentera pas de grèves d'ouvriers...

Et c'est ainsi que, le reste de ses jours, le
pauvre libraire vendra, en souriant, dans les jardins
publics, des romans policiers aux jeunes étudiants.

Car après tout...

*Mieux vaut gagner dans les vidanges
que de perdre dans le commerce du musc.*

III

Les jours de sa vie étaient toujours les mêmes. Il se fit bien vite à leur monotonie.

Dans son quartier se trouvait une jeune servante dont tout le monde se souvenait pour avoir une fois rencontré ses yeux qui étaient une éruption d'hymnes à la lumière. Sa silhouette avait des courbes qui faisaient penser au bonheur.

Or, un après-midi, elle lui acheta un recueil de poèmes pour sa maîtresse et le pria de repasser avec d'autres publications. Ses yeux furtifs posèrent sur lui la gamme entière de leur tendre pression et cela insuffla en lui une chaleur merveilleuse.

Au bout d'une semaine, elle lui reprocha d'avoir oublié sa commande tandis que ses paupières vibraient timidement comme des fleurs.

Le petit libraire ne parut pas étonné. Il essaya seulement de démolir ce qui, chez cette femme gracile, l'irritait. Sa peau avait ce velouté des fleurs qui craignent le soleil et la poussière des routes. Comme il n'avait pas reçu de nouveaux livres, il n'eût point d'autres occasions de la revoir.

Mais il ne cessait de penser à elle lorsqu'il était seul, et le soir, quand il dormait, la scie dentelée du désir tourmentait déjà son sommeil.

C'était un pur. Quoique son coeur fût un tombeau, la corruption n'habitait pas le marbre. Peut-être même était-il fou d'être si sage à son âge.

C'était aussi un délicat.

Longtemps, il ne rêva que d'obtenir l'écharpe qui flottait sur l'épaule de cette femme et de mourir en tenant cette relique dans la main... parce qu'il savait que l'objet de ses désirs était connu pour être la roche sourde et l'azur sans écho.

Et pourtant, un jour, brusquement, on ne sait pourquoi, il crut qu'avec ses doigts, semblable à Moïse, il pourrait faire jaillir l'eau limpide de cette roche. La vie, que vaudrait-elle sans le baume d'un visage souriant ?

Et c'est ainsi que, inspiré, il lui adressa quelques lignes. Mais il ne reçut en guise de réponse que le proverbe suivant. :

Depuis quand les ânes connaissent-ils le goût du gingembre pour prétendre en manger ?

Comme c'était un myope, il semblait manquer de simplicité. Elle ne voyait en lui que le petit libraire qui traverse le cirque de la vie avec deux lentilles en équilibre sur le nez.

Assis dans un parc, il réalisa que l'aimée se moquait du côté nocturne de son âme... Pour lui faire de la peine... Et ses yeux se chargèrent de regret.

Il avait l'air d'une maison dont les habitants venaient de mourir. Dans la brise du soir qui était douce comme un soupir, s'évaporèrent avec lenteur, tel de l'encens, ses illusions. Il repensa au proverbe sans le moindre étonnement, revit clairement le visage de son destin et un nuage lourd sembla peser sur lui. Mais il essaya de secouer cette torpeur en se dirigeant lentement vers sa demeure.

Sa chambre était froide mais point déserte. Une rose dans un verre d'eau l'attendait. Il la caressa du doigt, puis se déshabilla avec précaution comme s'il eût peur de réveiller un malade.

Dans son lit, il ferma les yeux et, dans la nuit noire, imagina celle qu'il aimait, étendue à ses côtés. Ce jeu le secoua d'une émotion telle qu'il n'éprouva pas le besoin de tendre le bras pour s'assurer de sa présence. La sentant si près de lui, il décida de ne plus lui envoyer la seconde lettre, écrite pour elle, et qui était sur la table près de son lit.

Il se retourna, posa son oreille droite sur le cousin. Mais il laissa ses mains hors de la couverture, n'osant se toucher, sachant que :

*Dans la nuit noire
sur une table noire
une petite fourmi noire
Dieu la voit.*

Or, un instant plus tard, dans un rêve indolent, parmi d'immenses floraisons épanouies, Elle est arrivée en se déhanchant pour bercer, d'un sourire, sa peine. La lune pour lui plaire alluma ses rubis.

Dans quel jardin du ciel étaient-ils tous les deux ?

L'heure avait la nacre ronde et pure d'une perle et le ciel était celui des fresques d'autrefois.

Ses yeux étaient hantés de sublimes rayons.

Elle avait cette tendresse féline des femmes qui s'allongent dans les gravures et dont les lèvres semblent brûlantes d'amour inapaisé.

Elle venait lui apporter avec la flore de ses pensées quelques supplices nouveaux où sa chair étonnée ne reconnaîtrait plus le spasme habituel et qui était l'ultime offrande de ses caresses. Elle venait voluptueuse, les paupières meurtries, les lignes de sa taille embaumant les roses roses...

Mais il ne voulait plus écouter ces mélodies qui mettaient dans sa chair le bourdonnement des cloches.

Dans l'air onctueux, le jardin somnolait et au fond de l'espace, quelques étoiles chantaient.

Le ciel était bleu, mais d'un bleu dont l'âme et non les yeux perceait la réalité.

Le lendemain matin, comme le vent mugissait une plainte nouvelle, le petit libraire ne quitta point sa demeure dans laquelle il promena sa fiévreuse inaction.

A quoi pensait-il ?

Une misère orgueilleuse ennoblissait sa chambre qui sentait l'oeillet sauvage comme un grand jardin.

A la tombée du jour, il se mit enfin à sa table et, avec une plume de fer, il écrivit dans un cahier ces lignes, en songeant à une femme qui ressemblait à l'aimée :

*Mardi. Les pétales humides
s'offraient comme des lèvres...
mais la jeune fleuriste
trouvait Ali trop vieux.*

*Je voudrais qu'Elle vint une fleur à la main
avec les feuilles nouvelles qui, sous la brise,
chanteraient dans la nuit.
Mais il me faudrait aussi
un rayon de lune.*

*Qu'ils me tuent mais qu'ils évitent
de toucher à mon coeur;
ils risquent d'y blesser une vierge frêle
comme un secret.*

*Lorsque je serai riche
j'achèterai des pigeons, beaucoup de
pigeons et les laisserai voler.*

IV

Le petit libraire avait un vieil ami, chez lequel il passait tous les soirs pour acheter son pain et son beurre et parfois quelques tranches de poisson.

Il aimait l'atmosphère de cette épicerie où il allait noyer sa tristesse dans un vin plus doux que le raisin de Corinthe.

Il aimait la droiture de l'épicier.

Il aimait surtout en lui l'homme d'affaire, *capable de creuser un puits avec une aiguille*.

Voilà pourquoi il passait des heures paisibles dans ce coin sombre d'où il contemplait les boîtes de fraises superposées comme un champ de coquelicots. Quant aux rondes boîtes de prunaux dont les fraîches étiquettes ressemblaient à un parterre vivant de bleuets, elles évoquaient, à ses yeux, les jardins de son enfance dans lesquels il écrivait à de très jeunes filles, des lettres d'amour et des poèmes ailés.

Assis près des bocaux d'olives et de poisson mariné, il songeait à la mission humanitaire des épiciers:

Monuments sociaux où les objets associent leurs volumes à des rythmes vermeils,

où les boîtes obéissent aux lois secrètes qui président à l'harmonie des bouteilles...

L'homme est affable. Une douceur indicible s'offre également à nous par le sentiment passionné qu'il a des charges que la vie lui confia... Il tend une main forte pour soulever tel objet, en fredonnant un air inconnu, tandis que sa grande ligne sévère monte vers l'étagère comme une voix rauque et nue...

Boîtes de saumon dont le goût rappelle le piquant de l'aimée et la fraîcheur de sa chair, vos couleurs s'orchestrent selon des procédés d'estampes et votre nom s'associe au métal avec autant d'intimité que les nuages aux formes des vagues de la mer...

Et vous, boîtes de fruits dont les dessins multicolores ouvrent des paysages édénéens où les feuilles et les ruisseaux murmurent, vous jetez dans l'air des vols d'oiseaux diaprés qui se posent lentement sur l'arbre de son coeur,

alors qu'il écrit de la poésie alcoolique en songeant à l'aurore qui éclaire le visage d'une femme dont

le regard est pareil à ces vins forts et doux qu'on emporte, avec soi, pour toujours.

Mais les fleurs les plus belles possèdent des épines... Et c'est ainsi que l'épicier avait chez lui, comme vendeur, un de ces lascars *capables de manger les biens mêmes du Prophète*. C'était un paresseux pareil au clou qui n'avance que si on lui martèle la tête. Ce damné garçon vendait aux clients des boissons frelatées qu'il apportait, chaque matin, en cachette... Et l'épicier ne se doutait de rien.

Or, un soir, comme le petit libraire se dirigeait vers sa chère épicerie, il rencontra son ami l'épicier marchant tristement escorté de deux agents de la police.

Il eut ainsi l'occasion de constater par lui-même *que celui qui s'approche du forgeron finit par se brûler à son feu*.

Il les suivit au poste de police où l'épicier était pris comme une colombe dans une meule. Le pauvre homme ne savait comment se défendre ne sachant pas au juste de quoi on l'accusait.

C'est alors que le petit libraire, en homme de lettres avisé, demanda la permission de parler pour son ami. Il essaya d'expliquer l'innocence de cet homme qu'il connaissait de longue date, qu'il aimait comme un frère, et qui se trouvait là comme une mèche de soie prise dans des ronces.

L'officier de service lui fit remarquer qu'il n'avait pas le temps d'entendre une plaidoirie poétique... Alors le petit libraire abrégé :

— Un chimiste a prouvé, dites-vous, que cette boisson est frelatée. Or, voulez-vous avoir la bonté, Excellence, de me dire si vous êtes personnellement chimiste?

— Non.

— Etes-vous un homme de loi?

— J'applique la loi.

— Parfait ! dit le libraire. Remarquez alors, Excellence, l'étrangeté du cas : Vous et le chimiste êtes tous deux intelligents et honnêtes. Mais vous, Excellence, vous connaissez la loi et vous ignorez la chimie. Monsieur le chimiste, lui, connaît la chimie mais il ignore la loi. Alors, comment voulez-vous qu'un pauvre petit épicier de la rue Halim connaisse, à la fois, la loi et la chimie ?

Après quoi, le petit libraire se retira dignement et s'en fut acheter à la pharmacie voisine quelques pastilles de réglisse pour soigner sa toux.

Rentré chez lui, Oustaz Ali ouvrit son cahier : *Prose inutile* et relut le poème qu'il avait écrit la veille :

Poème

« Ma voisine dans la vie est la bouche qui sourit.

« Toutes les couleurs de l'univers semblent avoir été ramenées à quelques teintes cristallisant sur ses membres des harmonies qui exaspèrent mon désir...

« Sur sa peau on retrouve encore ces tons indécis qui montent, avec leur maturité même, de la profondeur des fruits...

« Jamais l'or des sables du désert ne s'est mieux confondu à l'âme des lys blancs pour donner pareille gloire à la pâleur de ses mains...

« Et les feux du soleil n'ont jamais brillé d'un éclat plus liquide pour teindre de sang ses ongles rutilants...

« Des mélodies paisibles gonflent mon cœur de peine... Ecoute le murmure des bourgeons... Imagine sur mon corps le supplice de ses doigts. »

V

Après une absence de quelques jours à la campagne, où il était allé enterrer un frère mort subitement, Oustaz Ali trouva, à son retour, qu'une marchande de légumes s'était installée dans la boutique voisine.

La femme possédait une forte charpente.

Elle portait une robe foncée qui moulait ses rondeurs de lune et faisait ressortir la fraîcheur de sa peau. C'était une de ces brunes au regard provoquant.

Le petit libraire s'éloigna un peu avant de lui souhaiter la bienvenue d'usage.

Il s'éloigna, car elle était comme un grand arbre que l'on ne saurait contempler de trop près. Le recul dont il avait besoin, il l'eut, de l'autre trottoir.

La nouvelle boutique ne possédait qu'un étalage...
L'oisif aime à faire le juge.

Les tomates posées parmi la laitue avaient l'air de roses perdues dans un champ... Les courgettes étagées se suivaient comme une armée gravissant une colline... Et les choux-fleurs, sur les lentilles, rappelaient ces nuages livides qui pèsent sur le désert.

La marchande animait cette végétation d'une flamme intérieure. On eût dit que les plus belles émeraudes du monde avaient été réduites en poudre pour être mêlées à la couleur des petits pois.

Avec le soin subtil d'un peintre qui tire des couleurs les symphonies visuelles dont notre cœur a besoin, elle savait faire chanter ses primeurs et toute son imagination semblait être concentrée dans ce désir. Or, ce trait toucha le libraire qui ne put s'empêcher de penser à ses livres qu'il manipulait,

lui aussi, avec volupté avant de les étaler délicatement dans sa vitrine.

Il s'approcha de la porte, entra chez la voisine et dit:

- Je suis le libraire.
- Voulez-vous quelques légumes!
- Non!
- Alors, veuillez accepter un café.

Et c'est ainsi que, par cette journée de chaleur, Oustaz Ali ingurgita en souriant ce breuvage brûlant et amer qu'il détestait.

Le petit libraire n'était pas homme à s'éprendre d'une marchande de légumes qui a un mot aimable pour chaque client.

La femme était belle, mais...

Méfie-toi du cheval qui se laisse seller par tout le monde et de la fiancée qui sourit aux passants.

Il était pourtant sensible aux lignes de ce corps massif et rayonnant. Quelque chose le soulevait devant les chairs de cette femme qu'il admirait jusqu'aux plis moites qu'elle avait aux poignets.

Même fanée, la rose garde son parfum.

Et puis, elle exprimait par la majorité de ses harmonies la nature triomphante et l'abri idéal.

Mais le petit libraire était timide.

Il lui arriva de surprendre son propre regard à caresser les hanches de sa voisine et traîner malgré lui sur sa peau veloutée.

Il s'empressait alors de détourner la tête pour ne penser qu'à la jeune femme qu'il aimait... Car il aimait une femme lointaine comme un astre, de cet amour pur qui ne compte pas la durée...

Comme c'était un poète, il n'y avait aucune différence pour lui entre la lune et son reflet dans l'eau, entre la présence de l'aimée et son image sur le mur.

Pourtant, il confiait souvent à son cahier sa peine qu'il acceptait du reste toujours en souriant:

*Il n'est de différence entre le croissant de lune,
entre la lune au ciel et son reflet dans l'eau...
Puisqu'en rêve, je revois son corps de lumière,
son regard inquiet, sa prudence de moineau.*

Oustaz Ali passait ses journées dans sa librairie à lire en songeant à cette aimée lointaine dont la tige était flexible comme une tige de blé.

Il aimait cette jeune femme depuis de longues années.

Mais avait-il le droit de condamner toutes celles dont la beauté était différente?

Il semblait avoir décrété que la ligne droite était plus belle que la ligne onduleuse, la plaine plus séduisante que la montagne et la silhouette d'un crayon plus attirante que celle d'une vase d'albâtre. De quel droit?

Une mer ondoiyante n'est-elle pas plus vivante qu'une mer étale? Et peut-on préférer un poteau télégraphique à un chêne qui couronne l'espace de son ombre?

Comme le charme de sa voisine commençait à exaspérer ses nerfs, le petit libraire se posait souvent toutes ces questions. Mais...

La bien-aimée est celle que l'on aime, fût-elle une ourse.

Or, un jour, tandis qu'il admirait les volutes des nuages qui passaient, sa voisine s'approcha nonchalamment pour lui demander un conseil. Ses lèvres étaient humides et sa chair pulpeuse; les rayons du couchant s'attardaient sur sa peau.

Cette vue le secoua d'une émotion telle qu'il se leva brusquement et rentra, sans répondre, dans sa librairie.

Elle ne parut pas comprendre ce geste et crut l'avoir froissé peut-être sans le vouloir.

Et ce ne fut qu'au bout d'une semaine que la marchande de légumes se décida à revenir trouver son voisin pour lui demander l'explication de son étrange attitude.

Il dit:

— J'avais ce jour-là envie de hurler.

Comme elle ne semblait pas comprendre, il ajouta:

— Si dans les expositions, un écriteau est toujours là pour défendre aux visiteurs de toucher aux objets exposés, c'est que notre instinct nous pousse à caresser les belles choses qui sont à la portée de notre main. Si vous empêchiez un gosse de porter à sa bouche un objet qui l'attire par sa forme ou sa couleur, il pousserait des cris terrifiants:

Elle dit:

— Je ne comprends toujours pas.

Alors, le petit libraire d'ajouter, en la regardant d'un air menaçant:

— Le soleil projetait votre ombre sur mon corps... Vous entendez? Sur mon corps. Cette ombre mouvante devenait voluptueuse... Et mon regard qui s'était posé sur votre front glissa malgré moi sur votre joue pour aller se blottir au coin de votre lèvre. J'étais gêné... ne parvenant plus à le maîtriser, quand, brusquement, il passa de vos lèvres à votre cou et du cou aux épaules vers l'échancrure ombreuse de votre...

— Assez! Assez! Arrêtez sur l'épaule...

On ne donne le sein qu'à l'enfant qui pleure.

VI

Celui qui goûte à la soupe du Sultan se brûlera les lèvres.

Le secrétaire qui le reçut au Cabinet du Ministre n'avait point l'air d'être au courant de sa convocation. Ce fait l'étonna. Mais on ne tarda pas à découvrir le bureau compétent où un fonctionnaire le reçut avec une courtoisie purement administrative.

Maudit soit le bain public qui me montre le cul de ceux dont je ne voudrais même pas voir le visage.

Au bout de quelques minutes, l'enquête était ouverte. Le petit libraire se pinça le bras, au point de se faire mal, pour s'assurer qu'il ne rêvait pas et que c'était bien de lui qu'il s'agissait.

— Vous réalisez, j'espère, la gravité de votre cas.

On lui dit encore:

— Et vous n'ignorez pas que nous sommes en pays musulman...

Le pauvre homme pensa au vieux proverbe populaire:

Si de mon vagin, je faisais un lamperon et une mèche de mon clitoris, nul n'avouerait que j'aie pu rendre un jour quelque service.

Puis, on lui passa une page, arrachée d'une revue mensuelle où était imprimé un de ses poèmes:

— Vous avez associé, lui dit-on froidement, des amours charnels à des souvenirs islamiques... C'est manque de respect inqualifiable et qui ne saurait être toléré... Relisez donc votre propre texte. Le Ministre trouve cela vulgaire et odieux.

Seul t'insulte réellement celui qui te rapporte les insultes des autres...

Le petit libraire relut cette page qui le transporta aux jours heureux de sa jeunesse. Il revit l'image d'une

jeune fille avec laquelle il visitait la ville du Caire et qui s'étonnait de ne point le voir ému devant les arabesques émaillant l'architecture de certaines mosquées.

Et le poète disait à sa blonde amie qu'il était incapable d'admirer l'art des hommes, quand Elle, l'Oeuvre de Dieu, vibrait à ses côtés.

— Dites-moi ce que vous en pensez, demanda le haut fonctionnaire?

Le pauvre homme avoua qu'il trouvait ce poème délicieux.

— Comment?

— Délicieux.

Et il le relut encore à haute voix.

Puis, il pria le fonctionnaire de lui indiquer le passage injurieux.

Comme celui-ci le regardait avec une certaine gêne, le petit libraire demanda la permission de se retirer en attendant la décision du Ministre... Il songea à la *faim du pou sur la tête d'un chauve*.

— On vous convoquera un jour de la semaine prochaine, dit encore le haut fonctionnaire énergiquement.

L'inimitié d'un prince mais pas celle d'un gardien.

Et le pauvre homme quitta le Ministère, pendant que ses espoirs de paix s'envolaient en fumée.

Il se dirigea lentement vers sa librairie où des voisins, auxquels la marchande de légumes offrait des limonades, l'attendaient pour lui dire leur joie et lui présenter les fleurs de leurs amitiés.

AHMED RASSEM

NAPLES

*De ce trouble sommeil en ma cabine étroite,
Me voici réveillé par des jubilants cris:
Naples, tel un mirage, à l'horizon miroite.*

*Ce cri du port où va m'accueillir ton pays,
A peine a-t-il frappé mon oreille au passage
Que tu surgis vivante, Aimée, en mon esprit.*

*Je me mets à courir en hâte au bastingage,
Malgré ta mort, fort de l'espoir irréfléchi,
Après deux ans d'absence aussi lourds que des âges,
De te voir qui m'attends, là-bas, sur ton rivage.*

*
* *

*Hélas!
De la baie à la courbe harmonieuse,
Seul, le jeu des ondes caresse mes yeux,
Ondes limpides, empourprées,
Que l'on dirait de vin rosé.*

*Au loin, aux confins de l'horizon, se découpe,
Fumant, le Vésuve qui retient ses flammes,
A l'aspect ténébreux,
Aux flancs noircis de laves où couvent des terreurs
latentes,
Symbole de mon âme aux ardentes douleurs secrètes.
Devant moi, en éventail, s'étagent,
Semble-t-il, les jardins suspendus dont parle la
légende,*

N.D.L.R. L'Académie de Langue Arabe du Caire a décerné son Grand Prix de Poésie à notre excellent collaborateur et ami Abdel Rahman Sidky. Nous publions ici la traduction d'un poème tiré du recueil dédié à son épouse défunte, d'origine italienne, qui a été l'inspiratrice de sa poésie lyrique.

*Avec quelle majesté et quelle élégance
S'ordonnent, s'alignent,
— Tel sur la gorge d'une belle un riche collier
de perles —*

*Ces rangs de ravissants édifices
Qui font rêver aux terrasses du paradis,
Riches d'eaux vives et de frais ombrages.
Que de belles églises, de superbes palais;
Que de temples, de forteresses aussi, aux murs
croulants,*

*Restes sacrés d'un glorieux passé.
Jalonnant ces pentes,
S'élançant vers le ciel.
Des campaniles et des nefs délicatement ouvragés,
Leurs gaies couleurs rutilant comme du feu,
Réchauffent le coeur du voyageur en éblouissant
ses yeux.*

*Ainsi sans nombre, admirablement superposées,
Des splendeurs se joignent
Comme pour offrir de la beauté l'image la plus
complète.*

*Le jour progresse. Le bateau ayant jeté l'ancre,
Je livrai à la terre ferme mes pieds vagabonds.
Ravi, enthousiaste, j'errai dans cette ville d'art,
Tel un artiste à l'allure allègre et désinvolte,
Jusqu'à ce que fatigué de sa course, le soleil
Se coucha, saupoudrant l'occident de l'or du
crépuscule.*

*C'est alors que je m'assis dans une taverne,
Côte à côte avec les bohèmes, ses habitués,
Pour y calmer ma faim tout en étanchant ma soif
De son brave petit vin.*

*Un chanteur se leva pour chanter nos libations.
 Aux accents éloquents d'une guitare
 Il entonna des chansons napolitaines,
 Chaleureuses, pleines de passion
 D'une voix aussi émue qu'émouvante.
 Chansons faites pour charmer les sans-souci,
 Mais, meurtrières aux amoureux dans la peine.
 S'infiltrant dans mon oreille,
 Elles vont droit jusqu'au coeur de mon coeur,
 Brisant ses cloisons, forçant ses coffres si obstiné-
 ment fermés,
 Déchaînant en ce tréfonds
 L'éruption de mon chagrin, l'ébranlement de mes
 transports;*

*Des flots de larmes me montaient aux yeux,
 Des sanglots étouffés me secouaient.
 Malgré moi, mes gémissements se font entendre,
 Et soudain, je me trouve comme en famille,
 Entouré de ces bohèmes animés de tendre pitié.
 Sans me demander le secret de mon émotion,
 Déconcertés de me voir tremper de larmes mon
 repas,*

*Il font signe au chanteur qui s'arrête.
 En son essence, ils ont réalisé le triste drame de
 mon existence.
 Tous, ils ont compris, ô toi, beau chant de ma vie!
 Que je suis hanté d'une chère mélodie,
 Et, que plus rien ne peut me réjouir,
 Et que les chants d'amour ne font que l'évoquer,
 Eveillant une nostalgie qui double ma souffrance.
 Nul mieux que les artistes ne sait juger de la douleur,
 Nul ne saisit mieux les métamorphoses de l'Amour.*

ABDEL RAHMAN SIDKY
 traduit de l'arabe

Un Egyptien à Vienne

Nous arpentions les Mariahilferstrasse, cette artère de Vienne longue de cinq kilomètres et si trépidante d'animation. "Ici, vous êtes en France, modula une voix féminine. Dans la rue voisine vous passez en Amérique... dans celle d'après vous vous trouvez en Russie !"

Le guide qui parlait au petit groupe de touristes français, portait un béret basque, des lunettes à branches métalliques, et s'appelait Mlle. Tomascheck. On souriait à ses propos ironiques, mais on se gardait bien de la contredire; ce qu'elle énonçait était rigoureusement vrai.

Vienne, ainsi que chacun le sait, est divisé en quatre secteurs assignés respectivement aux quatre Puissances occupantes, plus un cinquième secteur, le "Ring", qui a été décrété zone internationale. En fait on passe d'une frontière à l'autre sans s'en apercevoir, en traversant simplement la chaussée, en tournant le coin d'une rue. Aucun indice ne marque la limite. Le drapeau qui flotte sur un bâtiment, ou un uniforme de soldat indiquent seuls, dans quels pays, ou plutôt sous quelle occupation, on voyage.

La première rencontre avec les soldats de l'Armée Rouge cause une sorte de choc. On s'attend vaguement à être appréhendé, camouflé et expédié, en un rien de temps, de l'autre côté du rideau de fer. Comme rien de tel ne se produit, l'étranger qui visite pour la première fois Vienne, écarquille les yeux sur une patrouille soviétique, qui avance au pas cadencé, un portrait de

Staline accroché sur la façade d'un palais, un cheval de frise, préservant un édifice, d'où un haut-parleur propage des airs très pacifiques de Tchaïkovsky.

La curiosité du promeneur va crescendo lorsqu'il franchit le "Ring", boulevard circulaire qui constitue le centre géographique de Vienne. Là, c'est le mélomène. Il croise tout à tour des chasseurs alpins fringants, des officiers russes bombant le torse sous un flot ahurissant de décorations, deux colosses de la Military police anglaise qui ont l'air de se rendre à un enterrement, une sentinelle américaine gardant une porte quelconque, en guêtres blanches et le cou entortillé dans un foulard voyant.

Les agents de police autrichienne ajoutent la note locale — si l'on peut dire — en veillant au trafic qui se déroule, comme tout le reste, dans un ordre parfait. De temps à autre surgit la jeep internationale portant 4 drapeaux et 4 sous-officiers, un américain, un anglais, un français et un russe qui semblent se ballader dans une ville attrayante, plutôt que de détecter des troubles et des complots.

Aucun bruit anormal, pas le moindre incident dans les artères sillonnées d'autos, de trams (plus de cent lignes), de cars et de gens qui vaquent paisiblement à leurs occupations. Personne ne s'inquiète du voisin. On se contente de donner bénévolement au touriste un conseil — celui de ne pas braquer son appareil sur des bâtiments occupés par l'Armée rouge, ou sur n'importe quel soldat russe considéré, lui aussi, comme objectif militaire.

Les tentations ne manquent pourtant pas au photographe. La Kommandantur se signale par une gigantesque étoile rouge, astre inconnu sous les cieux d'Occident. Non loin de là, dans une aile du Palais qui était originalement destiné au Kronprinz Rodolphe, se dresse le mess des officiers de l'U.R.S.S. Le portail

est couronné d'un médaillon, genre technicolor, où, en gros plan, on reconnaît un Staline joufflu, moustachu, l'air bonhomme et, en retrait, en teinte grise, la silhouette pensive et terriblement attristée par on ne sait quoi, de Lénine.

Le régime communiste s'affirme dans le plein cadre et au coeur même de la capitale des Habsbourg. Devant le palais s'étendent sur l'esplanade les statues équestres, fort belles d'ailleurs, du Prince Eugène de Savoie et de l'archiduc Charles. Les appartements de l'impératrice Marie-Thérèse continuent le mess des officiers russes et constituent un chaînon dans l'ensemble des palais où habitèrent, au début du siècle, François-Joseph, sa femme Elisabeth et leur fils Rodolphe, à la veille de son suicide à Mayerling. Ces alternances, ces tranches d'histoire qui se rangent sans ordre, dans un saisissant contraste, se retrouvent en maints autres lieux de Vienne.

La Schwarzenbergplatz, par exemple, contient la statue du général de ce nom qui, en 1813, commanda la coalition des alliés austro-russo-prussiens et dans son prolongement, devenu la Stalinplatz, des souvenirs qui paraissent être propres à une cité soviétique. Aux yeux des passants, cette esplanade présente un char blindé russe — le premier qui entra dans Vienne — près duquel sont enterrés quelques officiers de l'armée rouge tombés sous les balles ennemies. Dans le fond, s'élève un grand hémicycle au style grec surmonté d'un immense guerrier moscovite dont le fusil menaçant commémore la fuite des hordes nazies.

Comment les américains ont-ils réagi à cette propagande? En débaptisant simplement une place qu'ils ont appelée "Franklin Roosevelt" et en installant leur Q.G. dans une ancienne banque d'état pour rappeler, semble-t-il, que l'argent et la guerre vont ensemble.

Quant aux britanniques, ils ont eu recours une fois de plus à des traditions respectables. Dans le château de Shoenbrunn, Versailles autrichien qui recèle sous les lustres de ses salles tant de faste révolu, ils firent valser des couples. Par ailleurs, pour impressionner la population, sinon lui-même, le général anglais s'octroya le cabinet de travail et la propre table du vainqueur d'Austerlitz pour signer... des notes de service.

Le comportement des occupants répond certainement à l'atavisme autant qu'aux opportunités du jour. Ce qui ne veut pas dire qu'ils cherchent à causer des vexations aux gens. Tout au contraire, poussé par l'émulation, "les alliés" s'évertuent à s'attirer les sympathies — sinon la clientèle — de leurs anciens ennemis. A telles enseignes, que les russes créèrent à l'usage des viennois — qui après la danse aiment par dessus tout la lecture — une salle où ces derniers peuvent consulter toutes sortes de journaux et magazines. Les américains imitèrent les russes et furent suivis par les anglais et les français. De sorte qu'aujourd'hui les habitants de la capitale ont l'embarras du choix entre 4 salles admirablement chauffées et les idéologies que leur proposent 4 nations à travers leur presse enjôleuse.

*
* *

Une entente réelle, quoi qu'on dise, règne à Vienne entre les trois Puissances occidentales et l'U.R.S.S. C'est même le seul lieu au monde, où l'on constate tant d'accord.

Au début de chaque mois, il y a une prise d'armes; les troupes de ces pays défilent en grand appareil et l'on peut voir, et même photographier, les généraux américain et russe en train de se serrer longuement et virilement la main. Mais au fond, que pense la popula-

tion viennoise de ces militaires qui paradent musique en tête, ou sabre au clair — dans les rangs russes?

Elle n'exprime rien, elle ne montre rien de ce qu'elle ressent intimement. Apparemment elle n'éprouve aucune hostilité, ni amertume pour ce qui se passe chez elle.

Le mérite est d'autant plus grand, qu'après les raids américains dévastateurs de 1944, les maux de ce peuple ne prirent pas fin, avec le départ des allemands. La situation était telle, après la prise de Vienne, que pendant deux mois les pompes funèbres ne fonctionnaient pas; les parents des morts étaient contraints d'ensevelir eux-mêmes les cadavres dans les cimetières, ou les jardins publics.

La ration alimentaire se composa, au début, d'une boîte de cirage et d'une bouteille de vinaigre. La faim et le recours aux expédients étaient si répandus, que craignant pour le sort des cygnes et des canards garnissant les parcs, les autorités annoncèrent par des communiqués, que la chair de ces volatiles n'était pas comestible, et, en présence des raptus qui continuaient, durent les retirer de tous les bassins d'eau.

Malgré tout, l'abord des Viennois demeure courtis et xénophyle. Est-ce une attitude préméditée, ou un comportement naturel? Toujours est-il que les vicissitudes de deux guerres perdues, ne semblent pas avoir altéré leur caractère qui reste aimable et enjoué.

On peut dire encore de Vienne, comme de Paris, que c'est une femme, et qu'elle est blonde. On aime l'amour, la danse, et la joie dans la capitale de la valse. Ses habitants, parmi les multiples saveurs de la vie qu'ils goûtent, accordent une place de premier ordre à la charcuterie. A toute heure du jour et de la nuit, ils en mangent, et aussi facilement que si c'étaient des petits fours. C'est pour eux un tel régal, que dans la maison historique où Beethoven composa la *Sym-*

phonie Héroïque et où s'attablent, dans une sorte de cour, des groupes munis de paquets, on se demande quelle part de leur ferveur va à l'auteur de la fameuse symphonie et quelle part est consacrée au culte des saucisses.

Pour les français, les gens de Vienne ont une qualité plus précieuse : celle d'être des buveurs de vin. On les comprend (les uns et les autres) d'autant mieux que les vignes qui s'étalent sur la périphérie de la capitale, produisent un vin blanc délectable. Les crus de la première cueillette étaient dégustés dans les tavernes de banlieue. Pourquoi se limiter à une boisson si appréciée pendant un mois seulement et attendre l'heureux retour après onze mois ? Le problème offrait une solution très simple : ouvrir les guinguettes durant toute l'année et accrocher à la porte un perche garnie d'une touffe de pin, ce qui signifie : "entrez".

Le Duc de Windsor fréquentait les "heurigen", en compagnie d'une dame qui s'appelait encore Mrs. Simpson. Avant lui, Schubert hantait ces guinguettes, et il faut croire qu'il était souvent inspiré par les effets d'un vin opalin, diaphane, faussement léger, qui attire jusqu'à présent, chaque soir, un bon nombre de buveurs. On n'y va pas pour y prendre un verre, mais un broc, ou plusieurs, ce qui incite le consommateur à mêler sa voix aux harmonies des violons, des accordéons et des chants clamés en chœur.

On ne songe au retour que le plus tard possible. Les derniers trams sont bondés. Les célibataires, sujets à un excès de sentimentalisme, se jettent dans les bras des receveuses. Soit que le manque de place justifie les rapprochements, soit qu'elles ont un grand cœur, les receveuses ne s'offusquent pas outre mesure d'une étreinte ou d'un baiser furtif.

Beaucoup d'entre elles, comme la plupart des viennoises, sont plantureuses et appétissantes. Lorsqu'il

leur arrive d'être minces, leur carnation de rose et de lys, et leurs yeux d'un bleu céleste font invinciblement penser à des anges.

*
* *

Pour visiter Vienne, où il y a tant de siècles à voir, le meilleur moyen consiste à s'en remettre à Mlle Tomascheck, le guide le plus précieux que j'ai rencontré, dont l'érudition et l'esprit caustique exercent une réelle séduction sur ceux qui l'écoutent.

Elle a l'air chaque fois de découvrir ce qu'elle connaît déjà bien, et n'a aucune peine à faire admirer à ses auditeurs des monuments, des tableaux, des statues, ou des rues à l'attrait vieillot où chantent les fontaines d'un autre temps.

Cette viennoise sait par coeur "l'Aiglon" dont elle récite, avec à propos, les vers qu'on ne peut saisir dans toute leur portée, qu'au château de Shœbrunn où mourut le Duc de Reichstadt. Quelquefois, il arrive à Mlle. Tomascheck de sortir de son sac un portrait de femme et de demander quel âge semble avoir cette personne. Lorsqu'on lui répond, selon les apparences, quarante ans, notre guide jubile, car l'image qu'elle nous montre représente, terriblement enlaidie, la Comtesse Marie Vetsera qui, à 23 ans, se suicida si tragiquement avec son amant, à Mayerling.

Mlle. Tomascheck n'aime pas cette Comtesse, toute sa ferveur se porte sur l'Impératrice Elisabeth, dont elle conserve également sur elle un portrait flatteur qu'il faut louer sans restriction.

Quand on quitte la compagnie de ce *cicerone* qui a un nom hongrois et un esprit si parisien, il n'y a qu'à suivre ses conseils pour flâner intelligemment dans Vienne. Evidemment on commencera par le "Rathaus" (ou hôtel de ville), on continuera par le Parlement où

les députés de François-Joseph s'affrontaient avec des trompettes et s'injuriaient en sept langues différentes; de là on se rendra à la cathédrale de St.-Etienne, qui faillit flamber en entier sous les feux croisés des allemands et des russes qui pourtant firent de leur mieux pour épargner ce joyau d'art gothique.

Ceux qui aiment musarder autour des églises, ne manqueront pas de voir le Karlskirche (église de St. Charles-Borromée) étrange épanouissement du style baroque, si cher au goût autrichien, le Votivkirche édifice néo-gothique dont l'auteur involontaire est un tailleur hongrois. Ayant tenté de tuer d'un coup de couteau à la nuque François-Joseph, l'échec de l'agresseur méritait, dans l'ordre bâtiminaire, un remerciement au Ciel. Il y a également, dans le circuit à parcourir, l'église des espagnols blancs et celle des espagnols noirs qui connut bien des vicissitudes: tour à tour sanctuaire catholique, luthérien, orthodoxe, protestant-américain, ce lieu de piété fut à un certain moment désaffecté et décrété dépôt de couvertures militaires par l'Empereur Joseph II qui se disait philosophe.

C'est à l'Eglise des Augustins que se célébraient les mariages des souverains, et que Napoléon épousa Marie-Louise. Comme l'Empereur des français était très occupé et qu'il n'avait pas le temps d'assister à son mariage, il y délégua, à sa place, l'Archiduc Charles. Au cours de la cérémonie, le pape, par mesure de précaution, bénit douze alliances en même temps, afin que l'une d'elles s'ajustât à l'annulaire de l'époux absent.

L'Eglise des Augustins, ne présente pas seulement un intérêt anecdotique, mais se recommande par un chef-d'oeuvre qu'elle contient, dû au ciseau de Canova. Il s'agit du bas-relief d'un cimetière d'urnes funéraires,

où sont déposés les viscères et les coeurs des souverains autrichiens.

Entre deux campagnes victorieuses, Napoléon vint contempler, au milieu des ténèbres de la nuit, à la lueur des torches que ses soldats tenaient, cette sculpture dédiée à la mort, à la fois pathétique et d'une pureté inouïe. Le vainqueur de Vienne, pouvait-il alors se douter, que le coeur de son propre fils, "l'Aiglon", figurerait quelques années plus tard, parmi les urnes de ses ennemis?

Le corps de l'éphémère Roi de Rome, qui allait devenir prisonnier de la cour d'Autriche, demeura pendant plus d'un siècle, parmi ses ascendants maternels, dans la crypte des Capucins.

Aujourd'hui, l'emplacement de son cercueil est vide, par suite de son transfert à Paris, aux Invalides. Louis Madelin a parlé de la "petite tombe" de l'Aiglon. Erreur d'historien, fourré dans la paperasse, car le fils de Napoléon, mort à 21 ans, était plutôt grand de taille. C'est la place du cercueil enlevé qui semble petite, parmi l'encombrement d'un souterrain qui contient 144 tombeaux en bronze massif. L'Impératrice Marie-Thérèse et son époux, François-de-Lorraine, dominant du haut de leur monument dressé comme un trône d'outre-tombe, les corps des souverains enterrés, depuis plusieurs siècles. François-Joseph voisine avec sa femme Elisabeth, poignardée à Genève par un anarchiste italien, qui s'était proposé d'abattre une tête couronnée, n'importe laquelle. Un autre corps gît sous son couvercle, percé de douze balles, celui de l'Empereur Maximilien, fusillé par les mexicains. Il n'y a pas que des morts violentes, ou des noms évoquant des faits d'histoire à glâner parmi les orgueilleux Habsbourg qui sont couchés côte à côte, quelquefois selon leur goût, d'autres fois au petit bonheur. Une note de poésie est donnée par une sou-

veraine qui avait fixé son emplacement mortuaire près d'une haute fenêtre afin d'être caressée par les rayons de soleil. Plus loin, Marguerite-Thérèse, Impératrice décédée à 22 ans, suscite une vague compassion, sans éveiller aucune vision à l'esprit, à moins de savoir que Velasquez l'avait peinte sous le nom de "l'Infante".

Si ce tableau ne se trouve pas à Vienne, en revanche d'autres oeuvres célèbres y sont conservées, en particulier les peintures de Breughel l'Ancien, qui sont exposées au Musée des Beaux-Arts. Dans les "Jeux d'enfant", l'amateur d'art a le loisir d'observer trois cents têtes de gosses peu juvéniles, mais dessinées chaque fois d'une façon différente, ou bien, s'il a le goût des rébus, il cherchera à découvrir, dans un tableau de repas de noces, où est le mari, question non solutionnée à ce jour, et qui a été, à plus d'une reprise, sérieusement discutée dans des ouvrages consacrés au peintre flamand.

Le cycle des promenades dans Vienne serait incomplet, si l'on ignorait les maisons historiques qui commémorent la pléiade la plus illustre qui fut, des musiciens ayant vécu — ou étant morts, — à Vienne, tels que Mozart, Beethoven, Gluck, Haydn, Schubert, Brahms. On vous montrera également, si vous êtes curieux, la maison de Mme de Staël, et ce qui mérite une mention plus spéciale, l'Académie des Beaux-Arts.

C'est là, apprend-on, qu'un jour un petit homme brun, originaire de Braunau, se présenta pour suivre des cours, soit de peinture, soit d'architecture. Il fut refusé pour défaut d'aptitudes. Cette exclusion devait avoir des répercussions, incommensurables, pour le sort de la république d'Autriche et du monde entier: le jeune candidat blakboulé s'appelait Adolf Schickelgrueber, dit Hitler.

Si le souvenir de Napoléon est très vivant à Vienne, et notamment au Palais de Shoenbrunn, où il séjourna en conquérant et où son fils s'éteignit en crachant ses poumons, un autre nom éveillant des résonances tout à fait différentes est évoqué aujourd'hui, dans cette capitale déchue, d'un état qui s'est réduit comme une peau de chagrin, en passant de 60 millions à 6 millions d'habitants.

Hitler et sa clique, ont laissé de multiples traces de leur passage dans une ville qui a subi avec héroïsme plusieurs sièges des Turcs, avant ceux de Napoléon.

C'est du balcon du nouveau Palais que le chef des chemises brunes proclama l'Anschluss, c'est au Musée des Beaux-Arts, près du "Bûcheron", oeuvre médiocre d'Andrea Riccio, qu'il posa pour les photographes, afin de convaincre ses ex-compatriotes qu'il était l'ami des prolétaires, c'est au Palais Lobkowitz, où Beethoven joua pour la première fois la *Symphonie Héroïque* devant un parterre de rois que Hitler fit défiler ses mannequins venus de Berlin, jugeant que la meilleure destination de ce palais était d'en faire un temple à la mode allemande. C'est aussi dans une des prisons de Vienne, que le Fuhrer, pendant quelques temps, fit exécuter 6000 prisonniers autrichiens par jour.

L'appréciation d'un régime qui a abouti, à l'occupation quadripartite d'un territoire "libéré" est sujette à la controverse et aux inclinations personnelles. En remontant aux causes, on est fondé à se demander dans quelle proportion la population autrichienne s'était ralliée à l'idéologie nazie et par voie de conséquence, quelle part de responsabilité lui incombe dans la guerre qu'elle a menée en emboitant le pas à sa voisine germanique.

Il n'est pas commode de se prononcer de façon pertinente, car les données mêmes du problème sont

incertaines, d'aucuns affirment que la proportion des Nazis en Autriche était de 10 %, d'autres soutenant qu'elle s'élevait à 90 %, belle marge qui laisse rêveur.

Quoi qu'il en soit, le fait brutal qui subsiste est l'occupation d'un pays qui paye chèrement sa défaite, sinon ses erreurs. Certes, il existe à la Stalinplatz la Commission interralliée pour l'Autriche, qui chaque mois est gardée militairement par un bel uniforme différent, selon le changement de la Présidence des quatre puissances occupantes. Mais que fait cette Commission? Le Congrès ne marche pas, il danse, disait-on à Vienne, à l'époque de Metternich. Actuellement la formule serait: "Le Congrès ne marche pas, il parade".

Il est difficile de préjuger l'avenir. Cependant il est permis, en guise de conclusion, de souhaiter que les malheurs de la vieille Autriche, comme ceux qui accablèrent François-Joseph, à partir d'un certain moment, aient une fin. Celui qui fut, en somme, le dernier empereur d'une prolifique dynastie (Charles n'ayant régné que très provisoirement et plutôt nominalement) connu au cours de ses 68 années de règne, dont quelques-unes furent éblouissantes, les pires infortunes. L'on imagine le vieux monarque, au cours de ses derniers jours, errant dans les immenses galeries, et les appartements déserts du Château de Schoenbrunn, alors que la défaite de l'Autriche-Hongrie se précisait sur les champs de bataille, mêlant au désastre imminent, le souvenir de ses deuils personnels: la perte d'une fille, morte à la fleur de l'âge, le suicide de son fils Rodolphe à Mayerling, l'exécution de son frère Maximilien au Mexique, l'assassinat de sa femme Elisabeth, le meurtre à Sarajevo de son neveu et héritier du trône l'Archiduc Ferdinand. L'homme qui avait survécu à tant d'infortunes a dû se dire qu'il

était arrivé à la limite du malheur et que le destin bientôt ne pourrait plus s'acharner contre lui.

Le pays dont il fut l'incarnation vivante et sur lequel allait se déclencher une série ininterrompue de catastrophes, n'est-il pas parvenu, lui aussi, à un sommet et ne mérite-t-il pas un répit de ces forces du mal qui se déchainent sur les victimes de la fatalité?

La parole est aux dieux, ou plutôt à une déesse, Némésis, qui symbolisait, aux yeux des Grecs, à la fois la Vengeance et la Justice.

ALBERT ISRAEL





DEUX TEXTES INEDITS

DE MYSTIQUE ET DE THEOLOGIE MUSULMANES

I. Mahmoud al-Firkâwî, *Sharh Manâzil al-sâ'irîn*.
Commentaire du *Livre des Etapes* (Composé
à la fin du VIII^e-XIV^e siècles). Edité avec
une Introduction par S. de Laugier de Beaure-
cueil O.P. Collection *Ansariyât* (1^{ère} série,
Tome I).

Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'ar-
chéologie orientale, 1953: 34 + 154 pages.

II. Abou el-Hassan 'Ali b. Ismâ'il al-Ash'ari,
*Kitâb al-Luma' fîl-radd 'ala ahl al-zaygh
wal-bida*, (*The Theology of Al-Ash'ari, The
Arabic texts of al-Ash'ari's Kitâb al-Luma'
and Risâlat Istihsânal-khawd fî'ilm al-kalâm*,
with briefly annotated translations and Ap-
pendices containing material pertinent to
the study of al-Ash'ari) by Richard J.
McCarthy, S.J., M.A. D. Phil. (Oxon).

Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1953,
XXVIII + 275 + 110 pages.

* * *

Depuis le jour mémorable où M. Massi-
gnon publia son monumental ouvrage sur
Hallâj, l'intérêt porté aux études de théologie
et de mystique musulmanes, dans les milieux
occidentaux, n'a cessé de grandir. Certes les
Asin Palacios, les Macdonald, les Nicholson

s'étaient penchés depuis longtemps sur certains visages particulièrement attachants de la pensée religieuse musulmane; mais le pénétrant travail du célèbre professeur au Collège de France, qui s'avancé profondément dans le domaine, jusqu'ici si fermé, de la théologie et de la mystique musulmanes, le prodigieux "matériel" qui était ainsi mis à jour, suscitèrent chez les théologiens chrétiens, non seulement l'admiration, mais aussi le désir de s'engager résolument dans la voie qui venait de leur être si magistralement tracée. L'ère des attaques apologétiques était passée. Ce que l'on voulait avant tout, c'était connaître, avec le plus de précision possible, la pensée, les sentiments des grandes âmes religieuses de l'Islam, en saisir l'animation profonde, confronter avec sympathie les points communs, cerner les points irréductibles, autrement dit engager un "dialogue" cordial et fructueux sur le plan de l'esprit et celui du cœur. De ce point de vue les travaux des RRPP. 'Abd El-Jalil, Lator, Alonso, Mobarak, Parecha, Haddad, Jomier, de Beaurecueil, Jabr, des Pères de l'Ibla, de M. Gardet sont significatifs (1).

Ce qui mérite d'être souligné, c'est que cet intérêt ne se limite plus à une simple étude des auteurs musulmans et leur confrontation avec les idées chrétiennes mais qu'il revêt une forme plus austère: l'édition des textes mêmes des auteurs étudiés. Quand on connaît les difficultés de l'arabe, l'état où se trouvent les manuscrits du

(1) Pour un exposé détaillé des principes et méthodes de cette "théologie comparée", nous nous permettons de renvoyer à notre *"Introduction à la théologie musulmane. Essai de théologie comparée"*, Paris, Vrin 1948 (en collaboration avec M. Gardet).

moyen-âge, il faut saluer comme un signe des temps de pareils efforts de compréhension.

Nous voudrions aujourd'hui signaler deux textes qui viennent d'être édités: le commentaire de Firkâwi sur les *Manâzil al-sâ'irîn*, publié par le P.S. de Beaurecueil, dominicain français et le *Kitâb al-Lumâ'*, de Ash'ari, édité par le Père Mc-Carthy, jésuite américain.

Attaché à l'Institut Français du Caire, membre de l'Institut Dominicain d'Études orientales, le R.P. de Beaurecueil est à la fois un solide théologien (1) et un orientaliste distingué. Depuis déjà plusieurs années, une fois terminées ses études de spécialisation à l'École des Langues Orientales de Paris, il s'est consacré à l'étude de la mystique musulmane et plus particulièrement à un soufi du XI^e siècle, Abdallah Harawi Ansâri.

Etrange figure que celle de cet hanbalite mystique... Hanbalite mystique: il semble qu'il y ait là une contradiction dans les termes. Les hanbalites ne sont-ils pas ces "zélotes" farouches, partisans acharnés de la stricte observance, attachés étroitement à la lettre, de tendances antropomorphiques prononcées, facilement fanatiques, d'un juridisme ombrageux frisant le formalisme, ennemis de toute envolée spiritualiste?... La mystique, par contre, semble essentiellement être le triomphe de l'esprit sur la lettre, la primauté de l'initiative divine sur les contraintes sociales, l'affirmation souveraine de la

(1) Sa thèse de doctorat en théologie, *L'homme image de Dieu selon saint Thomas d'Aquin*, soutenue en 1946, est en cours de publication dans *Études et recherches, Cahiers de théologie et de philosophie*, Paris, Vrin 1952

liberté personnelle à l'égard de la Loi religieuse... Et pourtant, Ansâri semble avoir réalisé, à l'intérieur de l'Islam, cette gageure: une âme éprise de Dieu, cherchant passionnément à s'approcher de Lui, mais en même temps gardant un respect absolu des prescriptions de la Loi, y voyant l'expression même de la volonté divine qu'il faut suivre aveuglément. C'est cette tension intérieure qui est particulièrement émouvante et il n'est pas étonnant que l'expression verbale de cette expérience intime revête parfois des accents d'une réelle beauté.

Bien que de vieille souche arabe, Ansâri est cependant un Persan de naissance. Il est né, en effet, à Hérat, dans le lointain Khorassan et y a passé la plus grande partie de sa vie. De son pays natal, il a gardé le sens de la poésie, l'amour de la belle forme. "Je suis né, dira-t-il un jour, au printemps et sans doute est-ce pour cela que j'ai toujours aimé les fleurs." Il saura trouver des accents magnifiques dans son dialogue avec le Tout-Puissant, dans ses *Mounâjât*, qui jusqu'aujourd'hui encore, demeurent le bréviaire de ceux qui chantent la gloire de Dieu en persan...

Cette tendance mystique et poétique laissera intact l'absolu, l'intransigeance de son caractère. Ses détracteurs, — il en eut d'impitoyables, — l'accuseront d'étroitesse et de fanatisme. Ils lui feront la vie dure, l'obligeant, par trois fois, à quitter Hérat. Mais rien n'entamera sa foi en sa mission: il gardera toujours son ardeur combattive, "un sabre dégainé contre ses contradicteurs" diront ses admirateurs. D'ailleurs les uns et les autres s'accorderont à reconnaître sa grande piété, l'étendue de ses connaissances dans les divers domaines des sciences musul-

manes : théologie, polémique, biographies, ouvrages ascétiques, etc. Il eut finalement gain de cause, même temporellement : à 78 ans, il fut nommé cheikh al-islâm et il mourut quelques années après, dans la tranquillité, comblé d'honneurs.

*
* *

L'oeuvre maîtresse d'Ansari, c'est les *Manâzil al-sâ'irîn*, i.e. "les Etapes des itinérants vers le Seigneur des mondes". Comment parvenir à l'intimité divine, quels sentiers suivre, quelles étapes franchir? Echelle du Paradis, demeures ou châteaux de l'âme, étapes, les images varient mais elles expriment la démarche constante de toute âme en quête d'absolu : s'assurer qu'elle est dans le droit chemin. Certes, l'expérience personnelle est essentiellement incommunicable, les grands mystiques le savent bien. Mais les disciples sont là, qui harcèlent le Maître et le supplient de leur indiquer la route à suivre pour arriver au but entrevu.

A cette loi de la vie spirituelle, les mystiques musulmans n'ont pas échappé. Dans son *Essai sur les origines du lexique de la mystique musulmane*, M. Massignon a montré comment, dès les débuts de l'Islâm, cette recherche se trouve ébauchée chez Hassan Basri (au Ier siècle de l'Hégire), au IIe siècle chez Wâki' et Dârânî. Avec Dhu'l-Noun al-Misrî, — probablement sous l'influence des Pères du Désert, — une première esquisse de systématisation se précise. Au IVe siècle avec Toustari, Wâsiti, Sarrâj la systématisation se poursuit, pour aboutir au Xe siècle au *Qout al-Qouloub* de Makki, au XIe à la *Ri-*

sâla de Qoushayri, en attendant l'*Ihyâ'* de Gazâli.

C'est dans cette perspective que se situent les *Manâzil*. Ansâri y fait preuve d'une réelle pénétration psychologique avec, en même temps, une singulière capacité de systématisation. Renonçant à marcher dans les pas de ses devanciers, il entend faire oeuvre personnelle: il divise l'ensemble de l'itinéraire en cent demeures (*maqâmât*), réparties en dix grandes divisions. Chaque demeure comporte trois degrés, correspondant successivement aux commençants, aux progressants et aux parfaits. S'agit-il d'une division systématique ou "d'une succession nécessaire dans le développement temporel de la vie spirituelle? Il est assez difficile de le dire. En tous cas, l'ouvrage est un chef-d'oeuvre de clarté et réalise parfaitement le but que l'auteur se propose: fournir à ses disciples les points de repère dont ils ont besoin pour orienter leurs efforts et juger de leurs états d'âme".

C'est cet ouvrage que le P. de Beaurecueil a entrepris d'éditer selon toutes les ressources de la critique textuelle. Mais le P. de Beaurecueil est un auteur particulièrement exigeant: les *Manâzil* ne l'intéressent pas seulement en eux-mêmes; il tient à en saisir la genèse dans l'esprit de son auteur et dans la réalisation pratique, à les relier aux autres oeuvres, à les comprendre aux moyens des commentateurs qui ont tenté de les expliquer. D'où le projet de toute une "Bibliothèque ansarienne", les *Ansâriyyât* que le R.P. projette de publier et dont le présent volume ouvre la série.

Bien que relativement tardif, fin du XIV^e siècle, le commentaire de Firkâwî ne laisse pas

d'être intéressant: il est, en effet, d'inspiration purement coranique. Dans l'esprit de son auteur, il s'agit d'illustrer, à l'aide de versets coraniques, le texte de Ansâri, ce qui nous permet de nous rendre compte des principaux passages du Coran qui se présentent à un mystique musulman quand il pratique les *Manâzil*.

Dans la savante *Introduction* française (avec résumé en arabe) qui présente le texte, le P. de Beaurecueil déploie de remarquables qualités de sagacité, d'esprit critique, de précision et de méthode. Les problèmes d'authenticité, de date sont discutés avec un soin minutieux et le R.P. arrive à tirer profit au maximum des maigres renseignements que lui fournit le texte. Il fixe la date du commentaire (après 794 de l'hég. 1391). étudie les deux "isnâd initiatiques" (*libâs al-foutouwwa et libâs al-tasawwof*), généalogies spirituelles qui relient le soufi à ses maîtres, détermine les autres oeuvres de Firkâwi, fait ressortir le caractère du commentaire. Firkâwi est préoccupé avant tout du Coran et des noms divins; les versets doivent être interprétés les uns par les autres, tous et chacun n'étant qu'allusion à Dieu et indication permettant de se diriger vers Lui. "Une prévalence est accordée aux actes de dévotion accomplis dans le secret sur ceux que l'on fait publiquement et surtout à la pauvreté vis-à-vis de Dieu sur la richesse spirituelle," à tel point que le commentateur déclare sans ambage que "la vie mystique, c'est la pauvreté envers Dieu". Comme le fait remarquer le R.P. à la fin de son Introduction, on pourrait mettre en exergue du commentaire et de toute l'oeuvre de Firkâwi ce conseil qu'il donne à son disciple: "Suis la voie de la science de la Loi divine et

de la Réalité spirituelle, éclaire-toi à la lumière de Dieu et de ses attributs et cramponne-toi à la corde de Dieu, c'est-à-dire au Coran"

D'autres commentaires viendront éclairer d'un autre jour le texte des *Manâzil*. Le deuxième volume de la Collection, qui est sous presse, sera le commentaire de 'Abd El-Mo'tî al-Lakhmî al-Iskandari le plus ancien commentaire que nous connaissions (début du 7^e s.h.). Son caractère didactique et apologétique le distingue nettement de celui de Firkâwî.

*
* *

En dehors des *Manâzil al-sâ'irîn*, et antérieurement à eux, on connaît d'Ansâri deux autres oeuvres que le P. de Beaurecueil a déjà publiées: le *Sad-è Mâyân* et l'*Ilâhi-Namé*, deux textes en persan (1).

Le *Sad-è Mayân*, i.e. "Les cent demeures", est une reportation de cours réguliers qu'Ansâri faisait à ses disciples; c'est en quelque sorte une ébauche des *Manâzil*. Et précisément, il était intéressant, pour suivre le travail d'élaboration chez Ansâri, d'instituer entre les deux textes une comparaison serrée. Dans l'Introduction (2),

(1) L'*Ilâhi-Namé* a été publié dans le *Bulletin de l'Institut Français d'archéologie orientale*, t. XLVII pp. 151-170. Le *Sâd-è Mayân* est sous presse. Nous remercions le R.P. de nous en avoir communiqué les bonnes feuilles.

(2) Tout en respectant infiniment les exigences d'une publication technique, ne pourrait-on quand même pas souhaiter qu'elle ait pitié des lecteurs? Pousser le souci d'abréviation jusqu'à poser KMS pour *Kitâb Manâzil al-sâ'irîn* et KSM pour *Kitâb Sad-è Mayân* nous semble mettre à l'épreuve d'une façon inhumaine l'attention de ces derniers...

le R.P. entreprend ce travail de comparaison avec beaucoup de soin, relevant, ici et là, l'ordre de succession des *maqâmât*, celui des degrés à l'intérieur des *maqâmât*, les diverses subdivisions, les citations communes, caractérisant la terminologie de chaque oeuvre, ainsi que les définitions. Puis il décrit minutieusement les deux manuscrits (Shehit 'Ali 1383 et Paris 481) qui ont servi de base à l'édition; il compare les deux introductions, les citations, les variantes, les formes dialectales. La conclusion: le *Sad-è Maydân* est une première ébauche, en langue persane, des *Manâzil*. C'est une reportation d'une série de leçons données par Ansâri en l'an 448/1056, ce qui explique qu'il n'ait ni la précision ni la concision de l'ouvrage arabe, composé plusieurs années plus tard. Etant donné ce caractère de "Pierre d'attente", le R.P. a préféré ne pas donner une traduction française avant la publication des *Manâzil* (1).

Par contre, *l'Ilâhi Nâmé*, recueil de sentences écrites ou prononcées par le Maître, méritait à la fois l'édition et la traduction. L'absence de composition, certaines répétitions, laissent supposer qu'il s'agit là de dires d'Ansâri recueillis par ses disciples, qui y ont ajouté certaines sentences d'autre provenance. L'emploi de certains termes montre une langue ancienne, le style concis et bien frappé rappelle singulièrement celui des *Manâzil*, composé en arabe.

Nous ne pouvons résister au plaisir de mettre devant les yeux des lecteurs quelques exemples

(1) Le P. de Beaurecueil a publié également une très intéressante étude sur un commentateur tardif des *Manâzil* sous le titre: *Les recommandations du cheikh Zaïn ad-Dîn, Maître spirituel du XVe siècle* dans *Cahiers*, Le Caire, septembre 1952, pp. 37-58.

de ces admirables textes, que la somptueuse traduction du P. de Beaurecueil revêt d'un éclat particulier :

Mon Dieu, ne sème dans nos cœurs que la graine de Ton amitié; ne reproduis sur nos corps et nos âmes que les traits de Ta miséricorde et de Tes libéralités; et sur nos champs ne fais pleuvoir que la rosée de Ta pitié! O mon Roi, nous avons fui; Tu nous a appelés, nous avons frêmi; au banquet de l'espoir Tu nous a conviés!

Mon Dieu, la honte a recouvert de poussière notre front; le remords a rempli notre cœur d'affliction; nous en avons les joues blêmes, tant le péché nous met dans la confusion! Mon Dieu, si nous n'avons pas su être de Tes amis, nous n'avons pas été non plus Tes ennemis! Bien que nous ayons persévéré dans le péché, nous n'en avons pas moins confessé l'unicité de Ta Majesté! Mon Dieu, dans la tête, c'est l'ivresse de Toi que nous avons; dans le cœur, ce sont Tes secrets que nous possédons; et c'est à Toi que notre langue demande pardon! Mon Dieu, si je parle, ce sont Tes louanges que je dis; si je cherche, c'est Ta complaisance que je poursuis! Mon Dieu, ne sache pas le fondement de notre croyance, ne laisse pas sans eau le jardin de notre espérance; et par le péché n'humilie pas notre prescience! Mon Dieu, ne répands pas sur nos têtes la poussière de la confusion; dans la géôle de Tes épreuves ne nous mets pas en prison!

Mon Dieu, ce que pour nous Tu as si bien disposé, nous l'avons acheté; Ton amour aux deux mondes, nous l'avons préféré, nous avons mis en pièces la livrée de l'adversité, et nous avons déchiré le voile de la prospérité! Mon Dieu, ce que Tu veux de nous, avant même l'obéissance, est agréable; et ce que Tu nous défends, avant toute infraction coupable, est détestable! Mon Dieu, prends-nous la main avec bonté, assure nos pas avec générosité; notre cœur est brûlant dans la proximité, notre âme est dans l'anxiété, et devant nous les voiles sont quantité, les voiles, de devant nous enlève-les; qu'à nous-mêmes par Toi nous ne soyons laissés, ô Miséricordieux, Toi qui est prompt à pardonner, ô Longanime, Toi qui seul peux nous protéger! Mon Dieu, donne-nous un cœur tel, qu'à ton service nous jouions notre vie; donne-nous une âme telle, que nous travaillions pour l'autre vie! Mon Dieu, donne-nous une piété telle, que nous nous envolions de ce monde; donne-nous un esprit tel, que nous jouissions de l'autre monde! Donne-nous une certitude telle que la porte de la concupiscence sur nous ne s'ouvre plus; donne-nous une tempérance telle, que le passereau de notre convoitise ne revienne plus!

Mon Dieu, donne-nous la sagesse, afin que nous ne sortions pas du chemin; prends-nous la main, car nous n'avons rien entre les mains; accueille-nous, car en fait de refuge nous ne possédons rien. Mon Dieu, passe outre à ce que nous avons mal agi; fais-nous justice, car nous en sommes tout marris! Mon Dieu, ne dis pas "qu'avez-vous réalisé?" car nous serions désespérés; ne dis pas "qu'avez-vous apporté ?", car nous serions disgraciés. Mon Dieu, donne-nous Ton aide, afin qu'en religion nous soyons confirmés; donne-nous l'au-delà, afin que d'ici-bas nous ayons la nausée; veille sur nous, afin que nous ne soyons pas accablés; dans la Voie maintiens-nous, afin

que nous ne soyons pas fourvoyés. Mon Dieu, enseigne-nous, afin que de la religion nous sachions le secret; éclaire-nous, afin que nous ne demeurions pas dans l'obscurité; instruis-nous, afin que nous connaissions les bienséances de Tes décrets; donne-nous ton aide afin que nous ne restions pas dans le désert de la cupidité. Toi cajole-nous, puisque les autres ne peuvent le faire".

On comprend que de tels accents aient valu à Ansâri de fervents disciples, et qu'à travers les siècles, ils ont médité, avec un saint respect l'enseignement du Maître de Hérat.

*
* *

Il faudrait, pour terminer, louer sans réserve, encore une fois, l'édition impeccable de l'Institut Français du Caire. C'est une joie pour les yeux de feuilleter ces pages luxueusement imprimées qui donnent à tous les livres sortant des presses de l'Institut Français une si grande allure.

Quant au R.P. de Beaurecueil, il nous est particulièrement agréable de saluer en lui un digne continuateur de cette illustre lignée d'orientalistes français dont la conscience professionnelle et l'amour du travail bien fait, joints souvent à des dons exceptionnels, ont fait faire à l'orientalisme de si grands progrès. Nous ne doutons pas que la grande tâche entreprise par le R.P. sera menée à bonne fin pour le plus grand bien de la mystique comparée et la joie des lecteurs.

*
* *

Avec le P. McCarthy c'est de *kalâm* qu'il s'agit, c'est-à-dire de théologie musulmane. Préparant une thèse de doctorat à Oxford, le R.P. fixa son choix sur Bâqillâni dont on venait

d'éditer le *Tamhid* au Caire (1). Intermédiaire entre Ash'ari et Ghazâli, un des fondateurs de l'atomisme, cet auteur représentait, en effet, une étape intéressante dans l'histoire du kalâm.

L'étude de Bâqillâni amena le P. McCarthy à s'intéresser à un certain nombre d'autres théologiens, en particulier à Ash'ari, "l'éponyme" de l'école ash'arite, devenue classique dans l'Islâm. Né à Basra au IX^e siècle, Ash'ari s'éprit, dès sa jeunesse, des théories mu'tazilites, caractérisées par leurs tendances rationalistes. Pendant de longues années il en fut le grand défenseur, jusqu'au jour où il se "convertit" à la véritable doctrine. Il se retourna alors violemment contre ses anciens maîtres, et se mit à défendre avec force les positions traditionnelles, essayant de s'attirer les bonnes grâces des hanbalites eux-mêmes, s'efforçant de tracer une *via media* qui rallierait le plus grand nombre de croyants. Cet ash'arisme, plus ou moins remanié par les continuateurs de Ash'ari, deviendra, la *doctrina communis* de l'Islâm.

C'est dire que la place d'Ash'ari est capitale dans l'histoire de la théologie musulmane. Jusqu'ici on ne possédait comme textes imprimés de Ash'ari que l'*Ibâna*, les *Maqâlat al-islâmiyyîn* et la *Risâla fî istihsân al-khawd fil-kalâm*. L'*Ibâna* est un petit traité de théologie en réaction violente contre les doctrines mu'tazilites, qui marque une transition entre les *credos* des âges antérieurs et les traités de dogmatique systématique où le kalâm a pris consistance

(1) *Kitâb al-Tamhid wal-radd'ala l-molhida*, édité par Khodeiri et Abou Rida, Le Caire, 1947.

tels que les écrivirent un Ghazâli, un Baydâwî, un Ijî ou un Sanoussi.

Les *Maqâlât*, par contre, représentent un traité d'hérésiologie où, avec beaucoup d'objectivité, le transfuge du mu'tazilisme expose les diverses positions des auteurs en ce qui concerne les principaux dogmes musulmans. Quand à la *Risâla*, c'est un petit traité qui s'efforce de légitimer l'utilisation de la raison pour construire une science du *kalâm* et cela contre les ennemis de celle-ci qui objectent que le Prophète et ses Compagnons l'ignoraient.

Un traité important d'Ash'ari, *Kitâb al-Luma'* restait inédit. C'est celui que vient d'éditer et de traduire le R.P. Mc Carthy. Sans être un traité complet de théologie, le *K. al-Luma'* expose cependant les grands problèmes, toujours sous cette forme scolastique moyenâgeuse, quelque peu étrangère à nos procédés modernes de pensée. Le traité comporte dix chapitres. Le premier est consacré aux preuves de l'existence de Dieu et de ses attributs. Le deuxième traite du Coran, Parole de Dieu. On sait les querelles sanglantes soulevées autour de ce problème et comment le calife Ma'moun, mu'tazilite, essaya vainement d'imposer par la force la théorie du créé. Bien entendu, Ash'ari est pour la doctrine "orthodoxe" du Coran incréé, qu'il établit ici soigneusement.

Plus délicat encore est le problème de la volonté divine par rapport aux créatures (ch. III): Dieu veut-il tout ce qui existe? Sa volonté impose-t-elle la nécessité aux choses? Crée-t-il aussi le mal et le péché? Le chapitre IV établit la thèse de la vision de Dieu dans l'autre monde. Les mu'tazilites en niaient la possibilité en s'ap-

puyant sur certains versets du Coran et sur leurs principes philosophiques. Ash'ari défend la position classique de la possibilité de cette vision.

Le problème de la prédétermination (*qadar*) est discutée au ch. V. On sait que c'est Ash'ari qui a imaginé l'obscur théorie du *kasb*, espèce d'imputation juridique extrinsèque qui approprie l'acte à l'homme bien qu'il soit causé par Dieu. Certaines affirmations concernant la création directe par Dieu du mal choquent, dans leur formulation, nos oreilles chrétiennes. Ash'ari revient, dans le ch. VI, sur le problème de l'acte humain en montrant la nécessité d'une "capacité" (*istitâ'a*) en l'homme au moment où il pose l'acte.

Fidèle à son volontarisme absolu, Ash'ari affirme, dans le chapitre VI, la liberté absolue de Dieu, entendue dans le sens le plus arbitraire. Le mal est mal uniquement parce que Dieu le défend. Dieu pourrait mettre en enfer les justes, au paradis les méchants. S'il ne le fait pas, c'est parce qu'Il a promis de ne pas le faire.

Enfin les trois derniers chapitres sont consacrés au problème de la foi, des châtements éternels et de l'imamat.

Tel est le plan du *Kitâb al-Luma'*. Il recouvre pratiquement les grandes divisions des traités classiques de *kalâm*, avec cette différence qu'ici le recours aux textes du Coran est plus constant. La lecture n'en reste pas moins difficile: l'alternance des questions et des réponses qui se succèdent à un rythme rapide, la subtilité de certaines distinctions, l'ambivalence des pronoms suffixes ne manquent pas de poser constamment au traducteur des problèmes difficiles. Le P. Mc-Carthy s'en est admirablement tiré. La traduction est fidèle tout en étant cou-

lante, agréable et précise. Pour rendre le texte plus lisible, il l'a divisé en paragraphes, séparé par des points les phrases principales, entièrement vocalisé les textes coraniques mis entre guillemets (1). La traduction a été allégée des interminables répétitions: "si l'on dit"..., "il faut répondre", et remplacées par les lettres Q (question) et A (answer).

La traduction est accompagnée, au bas des pages, de notes brèves mais substantielles avec renvois aux références essentielles des traités classiques. D'ailleurs l'introduction comporte une bibliographie critique où sont signalés les principaux ouvrages arabes ou en langues européennes, traitant du kalâm. Rien d'essentiel n'a été omis. Le R.P. est au courant des derniers travaux et il ne manque pas, en même temps, de recourir aux textes classiques: d'Ash'ari lui-même, de Bâqillâni, de Juwayni, de Ghazâli, de Hilli, de Khayyât, etc. Les références au Coran sont soigneusement indiquées.

Au texte des *Luma'*, édité pour la première fois, le P. McCarthy a joint celui de la *Risâla fi istisân al-khawd fil-kalâm* déjà publiée à Hayderabad mais que le R.P. traduit également. Ces deux textes constituent la première partie de l'ouvrage.

A cette première partie, quatre appendices ont été ajoutés, apportant un précieux supplément d'information sur Ash'ari et sa doctrine, ce

(1) Pourquoi n'avoir pas poussé plus loin la "modernisation" du texte comme nous l'avons fait au Comité d'édition du *Shifâ'* par l'emploi de toutes les ressources de la ponctuation: virgules, points-virgules, points d'interrogation, aller souvent à la ligne, etc?...

qui justifie bien le titre général que donne le R.P. à son ouvrage, *The Theology of Al-Ash'ari*:

Appendice I: La biographie d'Ash'ari telle qu'elle est mentionnée par al-Khatîb al-Baghdâdî (mort en 1071) dans son Histoire de Baghdad, écrite une centaine d'années après la mort d'Ash'ari.

Appendice II (pp. 145-207); L'apologie d'Ibn 'Asâkir († 1176), le célèbre historien de Damas, tirée du *Tabyîn kadhib al-moftarî*. Mehren en avait donné un résumé, il y a près de 70 ans, difficilement accessible, le R.P. traduit *in extenso* le texte d'Ibn 'Asâkir (en supprimant seulement les *isnâds*).

Appendice III: Une bibliographie des oeuvres d'Ash'ari. La liste est empruntée au Tabyîn d'Ibn 'Asâkir dont la principale source est Ibn Fourak, lui-même ayant utilisé celle d'Ash'ari dans son *al-'Amad*. Le R.P. a pris soin de distinguer les trois listes tout en en donnant une numération suivie (106 numéros).

Appendice IV : Deux credos d'Ash'ari: celui des *Maqâlat al-islâmiyyîn*, et celui de l'*Ibâna*, disposés parallèlement en deux colonnes.

Enfin une série d'index ajoutent encore à l'utilité de l'ouvrage: quatre index en anglais: 1. des citations du Coran 2. des noms propres (A. Noms arabes B. Noms occidentaux C. Noms des groupes D. Noms d'emplacement) 3. Index des ouvrages cités 4. des sujets, termes etc. Un index en arabe donne les termes de philosophie et de théologie avec renvoi au texte. Pour certains termes comme *kasb*, *juz'*, *hulûl*, etc... les références sont exhaustives.

Quant à l'édition, elle est digne de l'Imprimerie Catholique de Beyrouth. Dans sa belle

couverture bleue, *The Theology of Ash'ari* ressemble à s'y méprendre à un volume de la collection *Gibb Memorial* où il aurait fait d'ailleurs excellente figure.

*
* *

Pourrais-je, en terminant, exprimer toute la joie que me cause la parution d'un tel livre? D'abord pour le sujet lui-même: le texte d'Ash'ari est précieux et les nombreux renseignements dont regorge le volume ne peuvent qu'être accueillis avec reconnaissance par ceux qui travaillent dans le domaine de la théologie musulmane.

Mais plus encore que son utilité immédiate, ce livre représente, à mes yeux, les belles promesses d'une grande oeuvre qui commence. Quand pour la première fois, à Paris, en 1947, je rencontrai le P. McCarthy et que nous causâmes de ses préoccupations scientifiques, je fus déjà heureux de constater que, de la lointaine Amérique, de doctes *scholars* consentaient à venir consacrer leurs efforts à une science aussi particulière que celle de la théologie musulmane. Trois ans plus tard retrouvant le R.P. à Oxford, je fus agréablement surpris de le voir presque au terme de son doctorat, ayant recueilli force manuscrits d'oeuvres théologiques inédites, traduit un nombre imposant d'entre elles, accumulé une quantité considérable de notes précieuses, plein de projets d'avenir... Enfin, quand l'an dernier, en 1952, à Bagdad, au Congrès d'Avicenne, je retrouvai le R.P. à pied d'oeuvre, prêt à donner ses manuscrits à l'impression, je pus me rendre compte de la route parcourue et des espoirs que l'on pouvait légitimement nour-

rir pour l'avenir. Les Lammens et les Bouyges de l'Université saint Joseph de Beyrouth ont trouvé enfin leur continuateur, la relève est assurée. Pour le dialogue Islâm-Christienté c'est là un fait capital sur le plan de la culture. Aussi est-ce de tout coeur que nos voeux accompagnent les efforts du P. McCarthy. Puisse-t-il réaliser bientôt ses beaux projets et être l'animateur d'une équipe de spécialistes dans un domaine qui en a tant besoin.

G.C. ANAWATI

Le Caire, Août 1953



LA VIE LITTÉRAIRE

I.—LETTRE DE FRANCE

L'Académie Française a décerné ses grands Prix annuels. Celui de la Littérature, qui concerne l'ensemble d'une oeuvre, honore le lauréat, Marcel Brion, et l'illustre Académie. Historien d'art, exégète de l'Histoire, romancier du rêve et des mythes éternels, cet écrivain réinvestit dans notre monde littéraire de mesure et de faux semblants les qualités de discipline intellectuelle, de probité analytique et synthétique, de théorie des valeurs qui lui font en général défaut. Marcel Brion s'est rapidement imposé par les seules voies légitimes de tout grand esprit: celui de l'élaboration stricte et pleine, irrésistible, d'une "oeuvre". Ses études magistrales et pourtant clarificatrices sur Léonard de Vinci, Goethe, Michel-Ange, Rembrandt (1) l'accréditent auprès des amateurs soucieux de connaissances, ennemis des simplifications éphémères. Erudit, il a le sens de la phrase, comme un maître de la langue; magicien du rythme poétique, il harmonise. Et la musique constitue bien la singulière richesse de ses oeuvres d'imagination: "L'Enchanteur". "La Ville de sable", "Le Portrait de Belinda", "Château d'ombre". Ce grand écrivain français méritait qu'une distinction suprême récompensât l'ensemble de son oeuvre, et qu'ainsi le public le plus large le connût mieux encore.

Le Grand Prix du Roman est allé de son côté couronner Jean Hougron, jeune romancier sans faiblesse du drame indochinois. Pour nous Français, la tragédie de la guerre du Viet-Nam a tendance à s'estomper dans la fatalité d'une habitude morne et trop désespérante: certains esprits, parmi les meilleurs, ou qui semblaient l'être, évitent même d'en parler. Une sorte de conspiration du silence et de l'ignorance couvre souvent l'hypocrite espoir d'une solution de compromis impensable. Il ap-

(1) Albin-Michel

partenait à quelques témoins lucides et courageux, tels que Jean Hougron, de dénoncer la supercherie. Etude psychologique collective, "La Nuit indochinoise" (1) est une suite romanesque dont l'accent, les couleurs, les contrastes fulgurants s'apparentent au reportage d'artiste, mais elle atteint à la véhémence pathétique d'un message: celui d'une intelligence pour laquelle les nécessités littéraires ont d'étroits liens avec la réalité contemporaine la plus aiguë.

Le Prix des Critiques littéraires, le moins susceptible d'intrigues commerciales, a révélé un excellent roman: "Les Bêtes" de Pierre Gascar (2). Etudié dans son comportement autonome, l'univers de ces bêtes en lutte consciente, incessante contre la race humaine acquiert sa chaleur, son pouvoir envoûtant de drame coutumier, son originalité propre. Un romancier n'est pas un tribun, il n'a pas à défendre une théorie, mais des réalités insolites à illustrer: il s'agit d'un art, et non d'un discours de forum. Pierre Gascar a sûrement fait l'expérience de la sympathie animale: elle a dû lui paraître supérieure à ce qu'y peut apporter un homme quelconque; à tout le moins, il a dénoncé l'injustice de ses semblables, et démontré que la sauvagerie n'est pas toujours où nous le pensons. Jamais la miévrerie attachée à l'ordinaire à semblable ouvrage n'entache cette oeuvre. Certains y verront aussi la condamnation du phénomène bizarre et incohérent de la domestication, qui serait valable en retour des animaux aux hommes... Quoi qu'il en pense, le lecteur de ces portraits sera conquis par leur étonnante valeur littéraire. Voici un livre qui honore, lui aussi, la Littérature française contemporaine.

*
* *

La Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barault a présenté au Festival réussi de Bordeaux la pièce de Paul Claudel: "Le Livre de Christophe Colomb". Cette oeuvre dramatique monumentale a obtenu un succès considérable, et le mérite revient à cette troupe

-
- (1) Domat
(2) Gallimard

d'avoir soulevé l'hypothèque d'incohérence attachée par tradition paresseuse au théâtre du grand poète catholique. A sa création parisienne, en octobre, j'analyserai comme elle le mérite cette manifestation qui s'avère déjà être l'événement théâtral majeur de ces derniers mois.

Le Cinéma français fournit un effort d'entreprise couronné de succès. Un radieux court métrage, mi-comte, mi-reportage, sans les ennuis et froides techniques du genre, "Crin blanc", primé au récent Festival de Cannes, relate la simple et poétique histoire d'un cheval sauvage de Camargue et de son seul ami, un adolescent qui a mérité sa confiance. "La Bergère et le Ramoneur", dont nous tairons les sous-entendus partisans, certifie conforme au génie et à l'esprit français cet art de balbutiements qu'apparaît être souvent le Cinéma. Avec des moyens réduits, ce dessin animé est comparable aux meilleures super-productions de Walt Disney.

Une nouvelles Compagnie vient de se former à Paris: "Les Danseurs, Chanteurs et Comédiens de Paris". Pour ses débuts, elle a monté une tragi-comédie Ballet due à la collaboration de Molière, Corneille et Quinault, musique de Lulli. Cet ensemble posait des problèmes délicats, parfois insolubles, de mise en scène et d'acclimatation de l'art de la Danse à celui du chant par exemple. Grâce à la maîtrise de Jean Négroni, la réussite est indubitable sur un plan général. Une oeuvre de ce style composite ne supporte pas l'analyse fragmentaire: la poésie seule assure la synthèse. Des éléments amateurs paralysent l'action déjà lente en elle-même. Les costumes de Jacques Noel sont somptueux, mais certains souffrent d'une surcharge qui avoisine le mauvais goût. Musique, Chant, Danse et art dramatique s'affrontent sans toujours s'assembler. Mlle Françoise Spina et Mlle Irène Skorik, pour le théâtre et la Danse, enlèvent à elles seules le succès. Mais l'effort de tous, tous si jeunes et pleins de foi, exige l'intérêt et l'attention de la sympathie.

*
*
*

Le peintre Carzou exposait en Juin, à la Galerie Drouant-David ses récents paysages rapportés de Ve-

nise. Son art de poésie féerique s'apparente à certains décors lumineux des derniers grands peintres Renaissants, mais il ne leur emprunte pas leur froideur. Les décors de Carzou pour le ballet "Le Loup" de Roland Petit, et un acte des "Indes galantes" à l'Opéra avaient conquis les coeurs du public. Un grand lyrique de la décoration scénique est né en France: mais il vient de prouver également qu'il était maître au chevalet, l'espace s'accordant magiquement chez lui aux clartés de la palette.

JEAN GUERITTE

II. GEORGES DUHAMEL :

Les Espoirs et les Epreuves

J'ai pris mon temps pour lire le dernier Duhamel, un recueil de souvenirs sur l'époque aimablement baptisée "entre-deux-guerres". Le titre — "Les Espoirs et les Epreuves" (1) — est bien celui qui convient à ces vingt années tout à la fois si décevantes et si fécondes. Vingt ans que l'on a soi-même vécus ne se remontent pas au galop, ne s'avalent pas d'une bouchée comme les "Vingt ans après" du cher vieux Dumas. On pose le livre, on réfléchit; on se ressouvient; on compare. Puis on passe au chapitre suivant, furetant avec une lente délectation dans les recoins de chaque paragraphe.

J'aime Duhamel depuis toujours, de toute la tendresse de mon esprit et de mon coeur. Je l'ai découvert, adolescent, dès la parution de la "Vie des Martyrs" et de "Civilisation", ces pages de sang et de larmes. Je l'ai aimé pour son attentive pitié à l'égard de Salavin, dont le personnage ne m'inspire pourtant qu'un assez maigre intérêt; pour l'humanité de la "Pierre d'Horeb", que l'on retrouve assaisonnée de lumineuse raison dans le "Voyage de Moscou" et les "Scènes de la Vie future"; pour la malice de l'"Oeuvre des Athlètes" qui fut représentée aux Vieux-Colombier à la veille de l'autre guerre et qui fait bien regretter que Duhamel n'ait plus écrit

(1) *Mercure de France*, Paris, 1953.

pour la scène... Enfin vinrent les "Pasquier" que je tiens pour la plus éloquente et la plus prenante de toutes les oeuvres du même temps et du même poids, y compris les admirables "Thibault". J'ai lu les "Pasquier" un à un, au fur et à mesure qu'ils sortaient des presses; je les ai, depuis lors, repris trois ou quatre fois; je pourrais, de mémoire, en reconstituer les principaux épisodes. Aucune contre-épreuve ne saurait, je crois, diminuer mon goût pour cette vaste chronique où l'acte de foi alterne avec la satire, où l'amour des hommes va de pair avec le procès de la cupidité, de la sottise et du mal.

*
* *

Chronique non romancée, "Les Espoirs et les Epreuves" font, à mes yeux, logiquement suite aux "Pasquier". Ce sont là, certes, des souvenirs personnels, mais non point égocentriques comme ceux des écrivains qui tiennent soigneusement leur journal, tels les Goncourt, Jules Renard, Gide ou Léautaud. La chronique ne se soucie point ici de chronologie; les années, les personnages, les idées s'y chevauchent dans un apparent désordre qui, plus que jamais, s'affirme comme un effet de l'art. De Barbusse à Pitoëff et de Clemenceau au grand Charles Nicolle, la galerie des portraits est d'une prodigieuse richesse. Le sac aux anecdotes l'est également; mais on n'en rencontre aucune qui n'ait sa valeur, sa résonance humaines. Il y a celle de Léon Blum "cheminant dans les jardins de Matignon et levant le poing avec un geste gêné, maladroit, devant un groupe d'ouvriers qui travaillaient là: il savait que le pouvoir est chargé de chaînes et qu'elles ne sont point légères..." Celle du maréchal Pétain apprenant de la bouche d'André Chevrillon l'élection de Duhamel sous la Coupole et ripostant avec humeur: "Encore un bolchevik!" Celle de Léon-Paul Fargue—"l'homme le plus libre du monde, apte à survoler le sourcilleux problème des honneurs" se présentant, lui aussi, à l'Académie, ne digérant pas son échec et disant à Duhamel, sur son lit de souffrance, quelques jours avant sa mort: "Vrai, vous n'avez pas été chic avec moi, dans votre coin!" Il y a le portrait de Ludwig, si Allemand malgré sa rupture avec l'Alle-

magne, qu'il s'étonnait chez Duhamel que la table d'un écrivain français pût être en ordre et que son téléphone fonctionnât. Celui de Miguel de Unamuno, "génie lucide et ténébreux", qui fabriquait avec du papier tous les animaux de l'arche de Noé et qui publia, lui si grave, un "Traité de Cocotologie". Enfin, parmi les plus émouvants, celui d'un pur révolutionnaire que j'ai connu, moi aussi: un honnête écrivain du nom de Parijanine, chassé dès 1935 du parti communiste et qui disait avec mélancolie: "Je ne verrai pas la révolution, moi, parce que je serai tué le premier jour, tué par mes camarades en défendant le musée du Louvre!"

Le principal personnage du récit, quelque discrétion qu'il y mette, c'est pourtant Duhamel lui-même. Il confirme fréquemment ce que nous savions déjà de son oeuvre et de sa personne, par exemple dans les lignes suivantes: "L'oeuvre de ma vie est, en somme, un long cri d'alarme. Je n'ai presque parlé que de la souffrance, de la misère, des maladies et des égarements intellectuels, de la guerre et de la mort. Pourtant je jouis d'une réputation surprenante: celle d'un écrivain optimiste. C'est peut-être aussi que je suis, par nature — c'est-à-dire sans y être volontairement pour grand-chose — assez dépourvu de certain venin, d'un certain esprit d'agression". Il y a aussi, au début du livre, un beau et noble passage sur la foi religieuse. Mais où le message de Duhamel me semble le plus éloquent — et je reprends ici à dessein ce terme de message qu'il a bien voulu tracer, à mon intention, en tête de l'exemplaire qu'il m'a fait tenir — c'est dans sa conclusion.

L'auteur vient de parler, très librement, de la triomphante Amérique, puis de la Russie dont il écrivait en 1927, à son retour de Moscou: "Les Etats qui mériteront le communisme l'auront". Il ajoute aujourd'hui: "...Et comme un pays d'Europe, en cas de nouveau conflit, n'aurait pas la chance de se donner à soi-même le communisme de son choix, celui qui nous serait infligé aurait, pour toutes les classes de la société, les vertus d'un châtement". N'y a-t-il rien à ajouter? Justement si. Et ce sera le principal. Pour tous ceux qui guettent ou mésestiment la France, Duhamel termine non point par un couplet, par un banal coup de clairon, mais par cet avertissement mesuré qui peut d'ailleurs également

s'appliquer à plusieurs autres pays dont les contours piétinés recommencent à se dessiner sur l'antique, l'ineffaçable carte du monde civilisé: "Que les conducteurs de peuples, s'ils s'avisent de regarder de loin la France comme on regarde une riche proie, que ceux qui rêvent d'infliger à ce vieux peuple une servitude quelle qu'elle soit, économique, politique ou militaire, réfléchissent pourtant sur ce que je vais dire avant de tourner la page: les impérialistes et les conquérants réussiront peut-être à soumettre des millions d'hommes, à les mécaniser, à les avilir, à les atteler à leur char ou à les faire disparaître: il y aura toujours, dans nos vieux pays éprouvés, quelques esprits réfractaires pour sauver la dignité de l'espèce et pour tenter, une fois de plus, l'éternelle aventure, celle de l'affranchissement, de l'essor, de la seule victoire, la victoire de l'esprit".

Ceci me reporte à quelques années en arrière. Alors, sous l'occupation allemande, dans la fière et périlleuse solitude où je l'ai plusieurs fois visité, Georges Duhamel écrivait déjà de tels messages pour les derniers îlots de liberté que nous pouvions atteindre ensemble, ou pour les hommes libres de l'avenir. Je le revois à sa table de travail, certain hiver particulièrement cruel aux écrivains réfractaires, enveloppé dans sa cape d'académicien tel un vieux berger des cimes de l'esprit, démuné de tout, sauf de cet optimisme qu'on lui prête à si bon escient; avec une parfaite sérénité, il me disait, il m'insufflait sa croyance dans un juste retour des choses. Depuis lors, il est devenu l'un des hommes les plus accaparés, les plus réclamés, les plus fêtés de ce temps, et l'on sourit parfois de le voir si répandu, si officiel, alors qu'il a toujours fait profession de farouche indépendance: on oublie simplement (ou bien l'on ignore) que les tâches supplémentaires qu'il accepte ainsi sont simplement le fruit de sa gentillesse, de sa serviabilité, et aussi d'un très haut sentiment du devoir collectif, qu'il soit social ou national. Il reste de tout cela une carrière littéraire tout d'un trait, d'une seule volée, sans défaillance ni bavure; j'en sais de plus tapageuse; je n'en connais pas de plus belle.

III. — EMMANUEL MOUNIER :

L'Espoir des Désespérés

Après *Feu la Chrétienté* et les *Certitudes Difficiles*, voici le troisième tome des *Carnets de route* posthumes d'Emmanuel Mounier: *L'Espoir des Désespérés* (1). Mounier se mesure à quelques-uns des maîtres de notre époque en un dialogue d'autant plus émouvant qu'ils sont tous, à dix ans près, des hommes de sa génération. Le fondateur de la revue *Esprit* avait plus que quiconque le sens humain du dialogue. Dans les dernières années de sa vie, Mounier avait atteint sa plénitude. Ces quatre essais consacrés à Malraux, Camus, Sartre et Bernanos, écrits et publiés en revue, de janvier 1948 à janvier 1950, ont été intentionnellement groupés par Mounier qui avait même choisi le titre de son ouvrage. Peut-on parler d'une oeuvre de critique littéraire? C'est plutôt une confrontation: Mounier retrouve le développement interne d'une oeuvre, son dessein, — interroge son auteur pour atteindre sa vérité singulière et irréductible et aussi pour prendre position en face de lui. Il évite à la fois un objectivisme qui se contenterait d'exposer et de définir une pensée comme le ferait une sorte de géographe de l'intelligence, — et la polémique passionnée qui oppose principes à principes, système à système.

Depuis que ces quatre essais furent écrits, les écrivains étudiés par Mounier s'affirmèrent en des oeuvres nouvelles: le *Saint Genêt* de Sartre, les *Voix du Silence* de Malraux, l'*Homme révolté* de Camus constituent les étapes à partir desquelles l'oeuvre entière de ces auteurs prend un sens nouveau. Or l'investigation critique de Mounier était assez lucide et fraternelle à la fois pour avoir pu pressentir ces développements nouveaux, et avoir discerné par exemple le fléchissement de Camus vers un humanisme quiétiste, ou cette sorte de frénésie éthique qui caractérise la dernière grande oeuvre de

(1) Emmanuel Mounier, *Carnets de Route*, III : *L'Espoir des Désespérés*. — Collection "Esprit" — Editions du Seuil, Paris 1953.

Sartre. Les portraits qu'il a esquissés sont sans doute aujourd'hui plus vrais encore qu'il y a trois ans.

L'Espoir des Désespérés: ce titre révèle, mieux que de longues analyses, ce que Mounier attend des quatre auteurs qu'il étudie. Il n'élude pas leur pessimisme, qui lui paraît caractériser la pensée existentielle authentique de notre temps. Le cri désespéré de Nietzsche — "Dieu est mort" — se prolonge chez Malraux par l'idée de la mort de l'homme, "équivalent lyrique, observe Mounier, de la négation moderne d'une nature humaine subsistant comme une commune mesure à travers les âges de l'homme". Et avec Camus, une "physique de l'indifférence" semble s'introduire dans le champ de l'existence humaine. Le monde n'a plus de directions privilégiées ni de valeurs permanentes. Toute hiérarchie morale est supprimée: les conduites et les êtres deviennent équivalents et incomparables.

Une analyse de Mounier ne s'arrête jamais à une vision négative de la condition humaine. Et l'espoir est si vivace en lui qu'il parvient à en retrouver la trace dans les philosophies les plus sombres. En confrontant l'espérance de Malraux ou de Camus à la sienne propre, il en dénonce aussi le caractère illusoire. Le besoin d'héroïsme et de vie intense peut expliquer les politiques successives de Malraux: "Ne trouverait-il pas dans ce paradoxe de l'action, dans cette ellipse obscure et lyrique de la révolution à la conservation, un aliment à son vieux goût du paroxysme et de l'absurde? L'illusion lyrique a plusieurs visages". La philosophie catastrophique de l'histoire, en dépit de sa splendeur lyrique, n'émeut point Mounier.

Mais les analyses les plus pertinentes sont sans doute celles où il définit l'ontologie et l'éthique de Sartre — et sait s'y opposer en chrétien sans pourtant les éluder sous une polémique facile. Mounier dégage d'abord le sentiment de l'existence que Sartre devait recouvrir d'une élaboration rationnelle. La conscience est naturellement "engluée" dans l'être. Elle ne se conquiert que par un violent effort d'arrachement, qui s'oppose à la nature. Et cet effort apparaît en quelque sorte gratuit: aucune transcendance divine, aucune valeur éternelle, aucune objectivité même ne saurait guider la conscience qui pour *exister* doit s'arracher brutalement de *l'être*.

Mais Mounier, précisément parce qu'il l'analyse avec un sincère effort de sympathie, a pu sentir le point faible de l'univers sartrien: l'existence authentique ne s'appuie sur rien — ni sur une nature, ni sur des valeurs; — son destin paraît sans espoir.

Comment rendre compte alors de l'effort collectif de l'homme unité, et de la condition réelle de l'homme moyen? Sartre a comparé récemment un de ses héros à un acrobate qui jouerait sans filet. C'est à lui-même que l'on pourrait appliquer cette comparaison, et reconnaître ainsi que son éthique n'est pas universalisable, qu'elle n'est pas adaptée à la condition vraie de l'humanité.

“La vie humaine commence de l'autre côté du désespoir”, écrivait Sartre dans *Les Mouches*. Cet “espoir des désespérés” qui anime Sartre, Malraux, Camus, est tout entier fondé sur l'homme. Mounier, lui aussi, a foi en l'homme; mais sa confiance humaniste est ancrée, comme celle de Bernanos, sur une foi transcendante qui si elle ne résout à proprement parler aucun problème humain, les place pourtant tous dans un horizon d'espérance et de confiance métaphysiques.

JEAN-LOUIS BRUCH

IV. — ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

Certaines demeures ont leur destin: si, après quelque deux siècles, la Marquise de Lambert revenait dans cet Hôtel de Nevers, qu'elle habita dans le premier tiers du XVIII^e siècle, elle admirerait peut-être que sa maison restât consacrée de nos jours, comme elle avait été de son vivant, au progrès des idées. L'Hôtel de Nevers se trouve à Paris, rue Colbert, vis-à-vis de la Bibliothèque Nationale. Son entrée n'a pas changé et le chemin jusqu'au premier étage est resté celui que suivaient chaque mardi et chaque mercredi les habitués du salon philosophique, où fréquentait Fontenelle et où se préparait l'esprit du siècle dit “des lumières”.

Le salon, où prenaient place les intellectuels du temps, quoique aujourd'hui tronqué et réduit à une de ses extrémités, permet de reconstituer la pièce qui abrita pendant trente ans tant de beaux esprits. Aujourd'hui, il sert de lieu de réunion au *Centre International de Synthèse*, animé depuis plus de cinquante ans par un des grands humanistes français d'aujourd'hui, le Professeur Henri Berr.

L'oeuvre et l'action d'Henri Berr constituent un rare exemple de volonté et de continuité. En 1900, il crée la *Revue de Synthèse Historique*, qui continue aujourd'hui encore à paraître régulièrement. En 1913, il décide d'y adjoindre une collection d'ouvrages qui, sous le titre de *L'Évolution de l'Humanité (Bibliothèque de synthèse historique)* doit comprendre cent volumes dus aux meilleurs historiens français, relatant, depuis les origines jusqu'à nos jours, l'histoire de l'humanité: dès ce moment, il fixe le plan et les grandes divisions de cette oeuvre collective. Elle comprendra quatre sections, chacune de vingt-cinq volumes: la préhistoire et l'antiquité, les origines du christianisme et le moyen-âge, le monde moderne, le temps présent. Retardé par la guerre de 1914, M. Henri Berr attend 1920 pour publier le premier volume: *La Terre avant l'Histoire*, écrit par Edmond Perrier, de l'Institut. Aujourd'hui, à quatre-vingt-onze ans, il peut se réjouir de voir le plan primitif en voie d'achèvement: plus de soixante volumes ont paru. Une dizaine sont en préparation. Le reste déjà en chantier. *L'Évolution de l'Humanité* (1) est une des réalisations intellectuelles les plus significatives et les plus vastes dont puisse s'enorgueillir notre temps.

Dès 1913, le directeur du *Centre International de Synthèse* définissait l'esprit dans lequel allaient travailler lui-même et ses collaborateurs.

Il s'agissait de réconcilier la science et la vie. Il s'agissait de substituer à l'ancienne conception scolaire de l'histoire, qui en fait tout au plus un catalogue des batailles et des traités, une conception plus vaste: à

(1) Editions Albin Michel, Paris.

“l'histoire militaire” substituer “l'histoire militante”, c'est-à-dire celle dans laquelle interviennent tous les éléments qui composent la vie de nos sociétés. Eléments dont certains sont fortuits, correspondant à tel ou tel événement qui s'est produit par hasard ou à l'action d'un homme de premier plan, — dont d'autres répondent à une sorte de finalité qui dirige les sociétés humaines vers des buts qui les dépassent. C'est dire que l'on ne peut isoler aucun fait de son contexte historique: tout événement se situe dans un enchaînement, souvent ancien, d'événements qui le préparent, — il se trouve également en liaison avec d'autres événements contemporains qui, dans d'autres milieux sociaux ou d'autres pays, semblent l'accompagner et permettent de le mieux comprendre.

Ainsi constituée, l'histoire devient passionnante et abonde en leçons utiles pour les sociétés et les hommes. Car le rôle des individus pensants dans le déroulement des faits n'est pas négligé par Henri Berr, ni par ses collaborateurs: “La société... ne pense pas. C'est l'individu qui pense; aussi peut-il être plus encore qu'agent social; il peut être initiateur, inventeur social. La logique mentale et la logique sociale ont la même source profonde; et elle se rejoignent ici. Née des réussites de l'action, la pensée s'emploie, dans l'individu, à servir l'action, à perfectionner la vie sociale. Il est difficile de contester l'efficacité pratique des idées: il importe de la déterminer”.

C'est à quoi s'emploient de nombreux volumes de cette magnifique collection: entre autres, ceux d'Abel Rey, sur la Science dans l'Antiquité, ceux d'Emile Brehier sur la Philosophie du Moyen-Age, celui de Lucien Febvre sur la vie religieuse au XVIème siècle et le problème de l'incroyance. Ce dernier ouvrage m'apparaît comme un des plus caractéristiques du but poursuivi par M. Berr, en même temps qu'un des plus révélateurs de l'actualité de l'histoire. En étudiant l'esprit religieux du XVIème siècle, c'est-à-dire celui de l'homme antérieur à la révolution rationaliste effectuée par Descartes, l'auteur nous fait saisir combien celle-ci a transformé nos structures mentales et modifié toutes nos conceptions de la pensée et de la vie. L'homme du XVIème

siècle, plus libre que nous dans ses impulsions et ses croyances, moins astreint que nous au souci de la logique formelle, moins convaincu que le déterminisme strict commande l'enchaînement des faits humains et sociaux, agissait davantage par sagesse que par science, par intuition que par raison déductive. Moins habile à dominer la nature, mais plus apte à percevoir le jeu des forces spirituelles, son portait par Lucien Febvre nous permet de saisir tout ce que l'humanité a gagné en efficacité pratique par son usage de la raison technique; mais il nous laisse aussi percevoir que les siècles antérieurs au triomphe du cartésianisme étaient, plus que notre temps, siècles de grande foi, de grande confiance en la vie, d'optimisme et de création.

Toutes vertus qu'a ressuscitées de nos jours le fondateur-directeur de cette grande oeuvre collective. M. Henri Berr, servi par sa foi en la pensée et par sa prodigieuse érudition, n'a-t-il pas dressé un des monuments les plus caractéristiques d'une civilisation menacée, mais qui demeure encore vivante, agissante, capable de former et de nourrir des esprits libres?

ROBERT ARON

V. CHRISTIAN MURCIAUX :

Le Douzième Imam

Parmi les écrivains de la génération montante, il en est peu qui aient autant de dons, et si variés que M. Christian Murciaux. Il s'était déjà signalé par quelques ouvrages pleins de promesses, dont je voudrais au moins rappeler le dernier, *la Porte des galions* (1). Mais le recueil de nouvelles qu'il vient de publier sous le titre de *Le Douzième Imam* (2) me semble le classer définitivement au premier rang. Ces nouvelles, ou plutôt ces histoires, ces contes, ont tous pour cadre l'Orient. Il y a déjà dans la littérature française une brillante tradition

(1) Un vol. Paris, Julliard, 1950

(2) Un vol. Paris, Plon, 1953

orientaliste, avec laquelle Christian Murciaux n'entend pas rompre.

Et c'est là, si j'ose ainsi m'exprimer, sa première originalité. Certains écrivains ne se plaisent qu'aux routes nouvelles, où aucune comparaison n'est possible et où nous n'avons pas de point de référence. Il nous est loisible, au contraire, de comparer Murciaux avec Gobineau ou avec Barrès traitant des sujets analogues. Cette épreuve est particulièrement redoutable et c'est pourquoi je pense qu'il faut lui en faire un premier et éminent mérite. Il connaît ce dont il parle. Il a longuement et profondément respiré le parfum de ces civilisations lointaines, qui ne serait pas si capiteux, qui ne nous porterait pas tellement à la tête, qui ne jetterait pas nos coeurs dans une pareille nostalgie, si nous ne sentions qu'il recèle sur l'homme et sur sa destinée quelque secret enseignement.

Si, à toutes ces histoires, il est un trait commun, je dirai que c'est l'amour. Mais à la condition de l'entendre dans un sens fort large, car il ne s'agit pas seulement, ni même principalement de l'amour de l'homme et de la femme. Mais plutôt de tout ce qui, l'arrachant à lui-même, soulève l'homme au-dessus de sa condition mortelle. Ces contes, en général, finissent mal. Ou plutôt non: ils ne finissent pas mal; ils s'achèvent par la mort. Mais la mort est elle-même vaincue. L'âme de la Kahena continue de hanter les montagnes berbères, comme l'oiseau de Yang Kouei-Fei vient se réchauffer et reprendre vie dans les mains du vieil empereur qui pleure son épouse.

Rarement, il me semble, le secret de l'Orient avait été aussi parfaitement saisi. Nous sommes au pays du désert et des paradis. Les paradis, ce sont ces admirables jardins que les Persans aménagent à proximité des sites les plus sauvages et les plus désolés, comme si le contraste leur donnait un charme. A l'intérieur d'une bulle d'air irisée les amants se sont ainsi construit un paradis qui semble à l'abri des violences et des horreurs du monde ordinaire. Mais il arrive pourtant que le monde ordinaire poursuit implacablement son cours et que la bulle irisée finit par crever. C'est alors que quelque chose d'immortel demeure, comme le parfum qui survit à la fleur.

Je me demande si Christian Murciaux n'a pas saisi là l'un des caractères les plus profonds de l'Orient, où l'on sent partout comme une tentation de l'ermitage. Loin du monde, derrière de hautes murailles infranchissables, "tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté". Le temps ne coule plus, ou du moins on peut un instant imaginer qu'il a cessé de couler. La Kahena sait bien qu'elle sera vaincue par les armées de Hassan. Mais, dans une seconde d'intimité avec son fils Kalaad, n'a-t-elle pas elle-même vaincu Hassan?

C'est pourquoi sans doute Christian Murciaux a choisi d'intituler son livre *Le Douzième Imam*, ce qui est le titre de l'une des nouvelles. Parce que tous les Chiïtes attendent la venue de l'Imam qui rétablira pour toujours l'ordre et la justice, et après lequel il n'y aura plus de temps. Tout l'Orient n'a-t-il pas engagé cette lutte contre le temps, qui fut la grande affaire de Marcel Proust, dont on n'a pas assez remarqué qu'en un certain sens, il fut le dernier et le plus grand des conteurs des Mille et une nuits?

Proust luttait contre le temps en bâtissant une oeuvre d'art, non seulement parce qu'elle devait le défier, mais encore parce qu'elle devait à jamais l'empêcher de passer. Ainsi Christian Murciaux, en évoquant de grandes et lointaines ombres, "La ferveur des pèlerins a usé le seuil de l'échoppe, mais il y règne encore une odeur de roses si tenace que les vêtements de ceux qui en reviennent en sont imprégnés. Et les pèlerins qui boivent à la fontaine voient trembler dans l'eau limpide une poussière de turquoises..." Je choisis ces deux phrases, qui sont les dernières du livre parce qu'il me semble qu'elles expriment assez bien son essence. Cette odeur de roses qui nous poursuit, cette poussière de turquoises à laquelle nous ne pouvons échapper, sont plus fortes que le goût du sang et l'âpreté du désert.

Mais elles n'auraient pas cette force s'il n'y avait tout autour précisément le goût du sang et l'âpreté du désert. Tout est bâti sur cette opposition, ce qui explique les qualités et les notes propres du style, simple, un peu âpre, châtié comme on disait autrefois, mais soudain flamboyant de mille feux ou pénétré de tendresse. Car ces histoires d'amour et de mort sont aussi des histoires de défaites. Seulement nous assistons chaque

fois à l'étrange victoire des vaincus. Il y a eu tant d'amour dans leur vie que la mort n'en a pas pu triompher complètement. Son parfum est ineffaçable, et c'est lui qui pénètre le style de Murciaux.

Il paraît que les lecteurs d'aujourd'hui n'aiment pas les recueils de nouvelles, sans doute parce qu'ils redoutent qu'ils manquent d'unité. Ici, rien de pareil. L'imam mystérieux, l'Attendu, celui qui doit venir est partout présent, même dans la Chine des Tang, même dans l'Afrique byzantine, où les Berbères de la Kahena ont engagé contre les Arabes un combat désespéré. Peut-être la suprême opposition entre l'Orient et l'Occident consiste-t-elle en ce que l'Orient attend, alors que l'Occident essaye de fabriquer de ses propres mains le paradis futur.

N'est-ce point la raison pour laquelle la longueur, la lenteur du temps est ici tellement sensible? Il s'écoule d'innombrables jours et d'innombrables nuits, des saisons et des années, quelquefois des générations, mais le parfum subtil ne se dissipe point, mais la marque une fois tracée demeure indélébile. Nous avons franchi la limite au-delà de laquelle une certaine transformation décisive s'est accomplie, sur quoi le temps ne peut plus rien.

Est-ce trop demander à un livre qui n'avait, après tout, que la prétention de nous distraire? Je ne le pense pas. Certes, le lecteur frivole lira sans aucun ennui ces onze histoires. Mais je suis certain qu'en achevant cette lecture, il se sentira un peu plus lourd. A travers l'apparence, il aura été rendu sensible au poids d'une réalité qu'il ne soupçonnait pas. C'est précisément le don de l'art que de nous faire participer à ces mystères, et si Christian Murciaux mérite une place de choix parmi les écrivains français d'aujourd'hui, c'est pour avoir reçu ce don souverain.

On comprend maintenant sans doute pourquoi, au centre de la méditation de Murciaux se dresse l'Espagne, où tant de civilisations se sont rencontrées, mais où l'Orient, aux portes de l'Europe, demeure étrangement vivant dans la forêt de colonnes de la mosquée de Cordoue, que le poète a si admirablement décrite. De l'Espagne à la Chine, à travers la Berbérie,

la Perse et l'Inde, il n'y a point cesse de continuité. C'est le même chant qui s'élève, de l'Atlantique au Pacifique, un chant nostalgique sur tant d'empires défunts et brisés. Mais ce chant est aussi une parole de sagesse et de renoncement. Nous méritons le paradis par ce à quoi nous avons renoncé. Ainsi *Le Douzième Imam*, comme je le disais en commençant, renoue une autre chaîne, littéraire, celle-ci, par quoi la France s'attache, spirituellement, de siècle en siècle, les terres qui la bordent.

JACQUES MADAULE

VI. — Initiation Philosophique

SOUS ce titre, emprunté peut-être à un ouvrage fameux d'Amédée Ponceau, paraît une collection de petits volumes, dont je pense que l'utilité, et même la nécessité, non seulement pour les étudiants, auxquels ils sont spécialement destinés, mais aussi pour le grand public, est évidente. En un sens, les problèmes philosophiques fondamentaux sont éternels. On les retrouve dans toutes les philosophies et il est certain qu'ils ne cesseront pas de se poser tant qu'il y aura des hommes pour penser. Cependant ces problèmes ne se posent jamais exactement de la même façon. Au fur et à mesure que l'histoire se déroule, les philosophes incorporent à leur réflexion l'expérience collective de l'humanité. C'est pourquoi leur travail n'est jamais vain, dès lors qu'il consiste essentiellement dans une recherche honnête et sincère.

Mais il est difficile au public non spécialiste de suivre les philosophes dans leurs spéculations les plus actuelles parce que les termes du débat ne cessent de changer, bien que le fond demeure le même. C'est pourquoi une "initiation philosophique" (1) ne cesse pas d'être nécessaire. Voilà ce qu'a pensé M. Jean Lacroix, l'un des meilleurs philosophes français, lorsqu'il a entrepris de fonder la collection dont je parle. Il s'est entouré

(1) Les Presses Universitaires, Paris.

de quelques philosophes éminents, qui représentent eux-mêmes diverses tendances de la pensée philosophique actuelle. On y remarque, par exemple, des catholiques, des protestants et des humanistes qui se trouvent simplement tous d'accord pour mettre au centre de leurs préoccupations les mystères et les problèmes que ne cesse de poser la personne humaine.

C'est M. Joseph Vialatoux, des Facultés catholiques de Lyon, qui a ouvert le feu avec un volume sur *L'intention philosophique*, qui constitue une tentative de définition de la philosophie elle-même. Qu'est-ce que philosopher ? En quoi l'acte du philosophe se distingue-t-il de celui du savant ? Quelle est la méthode propre à la philosophie ? Voilà quelques-unes des questions qu'il pose et auxquelles il apporte des réponses à la fois fermes et nuancées. On sait que le premier élan de la Philosophie grecque la porta, au temps des présocratiques, vers l'étude du monde et que la révolution socratique consista précisément à ramener la pensée des objets vers le sujet. L'attention du philosophe est, aujourd'hui encore, orientée, soit des objets vers le sujet, soit du sujet vers les objets. Mais nous sentons de plus en plus la nécessité d'une philosophie que l'on pourrait nommer intersubjective, puisqu'elle porte aussi sur les relations des sujets entre eux ; c'est-à-dire, en somme, sur les relations des personnes entre elles et avec la Personne par excellence, qui est Dieu personnel et transcendant.

Tout cela est exprimé avec une parfaite clarté, qui n'exclut pas la profondeur, ni l'exactitude. Quelques termes techniques se trouvent, au passage, merveilleusement définis. Quiconque a lu ce petit livre ne peut plus ignorer l'essentiel de ce qui met un philosophe en route. Et comme la philosophie ne saurait, sans se stériliser elle-même, être l'apanage des seuls philosophes, il est bon que tous les hommes cultivés soient mis ou remis à même de penser philosophiquement, quand ce ne serait que pour former autour des philosophes cet indispensable auditoire humain en dehors duquel la philosophie ne serait qu'un échange presque sans contenu. Car la philosophie est de l'homme, ou elle n'est rien du tout.

*
* *

Le second volume de la collection est dû à la plume de M. Jean Lacroix et il est consacré aux *Sentiments et à la vie*

(2) Les Presses Universitaires, Collection « l'Initiation Philosophique ».

morale (2). M. Jean Lacroix, dont on n'a pas oublié les travaux sur *Timidité et Adolescence*, sur *Personne et Amour*, sur *Le sens du dialogue*, *Forces et faiblesses de la Famille*, était particulièrement qualifié pour traiter un pareil sujet. Sa manière est celle d'un homme qui n'est pas un pur intellectuel, mais qui, au cours de sa vie, que ce soit dans sa famille, auprès de ses élèves ou dans les groupes comme *Esprit*, dont il fut un des principaux animateurs, a pris le goût, le sens et l'habitude des contacts humains. Il n'y a rien de desséché, ni de théorique et d'abstrait dans la façon dont il aborde les problèmes de la vie morale dans ses rapports avec la vie affective. On y sent toujours la chaleur d'une expérience personnelle. Lacroix est un philosophe engagé.

Le temps n'est plus, en effet, où le philosophe croyait devoir rester étranger aux passions et même aux sentiments et où il prétendait apprécier le monde du haut de sa tour d'ivoire. Jean Lacroix n'a jamais hésité à prendre parti sur les graves questions qui divisaient ou angoissaient les hommes de son pays. Mais il l'a fait toujours de telle manière que ceux-là mêmes qu'il combattait se sentaient compris par lui. Il faut aimer pour comprendre. On souhaiterait qu'à une époque qui est malheureusement de plus en plus celle de la terreur, des voix comme celle-ci portent aussi loin que possible et il me semble que, sans prétendre enseigner la sagesse, Jean Lacroix nous en donne pourtant ici d'assez salutaires leçons.

Ne serait-ce point la vocation propre de la philosophie française que de mettre de la clarté dans les querelles qu'embrouillent les passions déchaînées? S'il en était ainsi, Jean Lacroix serait certainement au premier rang des philosophes dont la grande tâche serait de distinguer pour unir. Il est certain, d'ailleurs, que ces petits volumes ne sauraient suffire à eux seuls pour épuiser les problèmes qu'ils abordent. Aussi chaque chapitre est-il suivi d'une bibliographie sommaire, mais excellente, qui permet à chacun l'indispensable recours aux sources.

On nous annonce pour bientôt de nouveaux volumes, dus à d'excellents auteurs, et qui aborderont de la même façon les autres grands problèmes. La collection finira ainsi par former une petite bibliothèque philosophique à peu près complète dans son genre. Il est inévitable, sans doute, que des inégalités se glissent entre ces divers volumes. Entre les deux premiers même, les différences sont grandes: l'ouvrage de Viala-

toux a été composé spécialement pour la collection à laquelle il était destiné, tandis que Jean Lacroix s'est contenté de grouper et de remanier des articles qu'il avait déjà publiés ailleurs. Mais il ne faut pas se plaindre, je crois, de cette variété qui répond non seulement à celle des tempéraments philosophiques, mais aussi à celle des sujets traités.

N'importe comment des ouvrages, de ce genre ont tous un caractère original. S'ils doivent, évidemment, respecter l'intention générale de la collection qui les accueille, ils sont marqués, en même temps, de la personnalité de leurs auteurs. On aura ainsi un tableau, non pas complet, mais suffisamment compréhensif des diverses tendances de la philosophie française vivante, qui ne se réduit pas, il s'en faut de tout, à l'existentialisme sartrien. Je crois qu'ils témoignent tous, comme les deux premiers, d'une recherche émouvante pour concilier les exigences de la personne avec celles de la communauté. On y reconnaît ce qui fut l'esprit même de l'oeuvre d'Emmanuel Mounier. Peut-être, quelques années après sa mort prématurée, sommes-nous aujourd'hui mieux en mesure d'apprécier l'influence profonde d'un homme qui fut, pour sa génération, un véritable chef. Son rayonnement hors des frontières françaises est presque aussi grand qu'en France même. C'est qu'il avait compris le problème majeur de notre époque, qui est d'assurer à l'homme, dans un monde de plus en plus mécanisé, le plein épanouissement de sa personne. Tout est au service de l'homme, mais l'homme lui-même ne doit être sacrifié à rien de ce qui est moins qu'humain.

JACQUES MADAULE



Nouveautés

AUX

GRANDS MAGASINS

CHIEMILA

S. A. E.

11, RUE FOUAD

TEL. 79265-66-67

**LES MEILLEURS ARTICLES
AUX MEILLEURS PRIX**

R.C. 56824

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris - 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE LE CAIRE

R. C. 255

R. C. 360

PORT-SAID

R. C. Canal 11

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE
OUVERTURES DE CREDITS DOCUMENTAIRES
LOCATION DE COMPARTIMENTS DE
COFFRES-FORTS

Agences en : FRANCE — GRANDE-BRETAGNE
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE
MADAGASCAR — TUNISIE

Filiale à NEW-YORK :
The FRENCH-AMERICAN BANKING CORPORATION
31, NASSAU STREET

CREDIT D'ORIENT

SOCIETE ANONYME EGYPTIENNE

32/34, Rue Abdel Khalek Saroit Pacha, — LE AIRE

Téléph. : 59579 (3 lignes)

R.C.C. 3827

AFFILIE au GROUPE
de la
BANQUE NATIONALE
POUR LE
COMMERCE et L'INDUSTRIE

16 Boulevard des Italiens - Paris

assure la liaison de l'économie égyptienne
avec un ensemble de réseaux comprenant

- 915 Agences en France
 - 130 Agences à l'Etranger
-

LIVRETS D'EPARGNE

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
ET DE BOURSE-LETTRES DE CRÉDIT

CAHIERS DU SUD

Directeur-Fondateur: JEAN BALLARD

Comité de Rédaction

Léon-Gabriel Gros, *Rédacteur en chef*
Joe Tortel, Toursky, A. Blanc-Dufour, Pierre Guerre
Secrétaire de rédaction: Jean Lartigue

Correspondants

E. DERMENGHEM (Alger)
FELIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

Administration-Rédaction

10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
Tél. : DR. 53-62 C.C.P. Marseille 137-45

LES CAHIERS DU SUD
sont représentés en Égypte par
LA REVUE DU CAIRE

On s'abonne sans formalités auprès de
LA REVUE DU CAIRE
3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — LE CAIRE

UN AN (Six Numéros) P.T. 120

France-Asie
REVUE DE CULTURE ET DE SYNTHÈSE FRANCO-ASIATIQUE

**Pour tous ceux qui s'intéressent
à la Culture de l'Extrême Orient,
c'est un Instrument de Travail
Indispensable et une lecture va-
riée et passionnante.**

On s'abonne sans formalités auprès de

LA REVUE DU CAIRE

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire

UN AN P.T. 200

BOOKS ABROAD

REVUE TRIMESTRIELLE
LITTÉRAIRE ET INTERNATIONALE

Fondée en 1927 par ROY TEMPLE HOUSE
Direction : ERNST ERICH NOTH

Au service d'une Littérature Universelle :

Comptes rendus et analyses des plus importants livres récents de toute langue parus dans le monde entier, par des critiques et érudits américains et étrangers les plus connus.

Au service des Idées :

Articles et études par des auteurs à la réputation mondiale. Lecture indispensable pour quiconque s'intéresse à l'évolution intellectuelle de notre temps.

Abonnements :

Un An : doll. 4.00 — Deux Ans : doll. 7.00 — le No. 1.25

S'adresser au Circulation Manager

Books Abroad

University of Oklahoma, Press, Norman, Okla., Etats-Unis

BANQUE DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME

Au Capital de 1.500.000.000 Francs

SIÈGE SOCIAL : 96, Boulevard Haussmann
PARIS (8^{ème})

Succursales et Agences :

MARSEILLE

LONDRES

INDOCHINE, CHINE, HONGKONG

TOKYO, SINGAPOUR, BANGKOK,

PONDICHERY

PAPEETE, NOUMEA, PORT-VILA (Nouvelles Hébrides)

SAN FRANCISCO

DJEDDAH, DHAHRAN (Arabie Séoudite)

DJIBOUTI (Côte Française des Somalis)

ADDIS ABEBA, DIRE DAOUA (Ethiopie)

BANQUE DE L'INDOCHINE (South Africa)

Ltd. : Johannesburg, Port-Elizabeth, Durban.

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Correspondants dans le Monde entier

Société Anonyme des Drogueries d'Égypte

ci-Devant E. DELMAR

Fondée en 1830

Siège Social : 12, Rue Mahdi — R. C. 10866 — LE CAIRE

LA PLUS ANCIENNE MAISON
DU MOYEN-ORIENT POUR LE COMMERCE
DES PRODUITS PHARMACEUTIQUES

Quelques produits des Laboratoires S. S.
propriété de la S.A.D.E.

BILIXINE	(maladie du foie)
CYNAROS	(maladie du foie)
HEPATONIC	(tonique)
PULMOLINE	(sirop contre la toux)
STIM	(élixir reconstituant général)
HAMODERME	(poudre contre hamonil)
CYSTOSAN	(diurétique)

Achetez et conservez

notre magnifique numéro spécial

Peintres et Sculpteurs d'Égypte

CENT PLANCHES HORS-TEXTE

Pour la première fois une vue d'ensemble
de la Renaissance des Beaux-Arts en Égypte
au cours du XXème Siècle

Un fort volume de 220 pages P.T. 80 — Frs. fr. 800
Le Numéro de luxe sur très beau papier,
tirage limité à 400 exemplaires P.T. 200 — Frs. fr. 2000

LA REVUE du CAIRE

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Said, Le Caire
Tél. 41586

LE NUMÉRO: 20 Piastres

Abonnement pour l'Égypte : Un An P.T. 200
Abonnement pour l'Étranger : Un An P.T. 225

LA REVUE DU CAIRE est représentée en France par
les Editions des CAHIERS DU SUD
28, RUE DU FOUR, PARIS (VI^e)

PRIX DU NUMÉRO 200.— frs.
ABONNEMENT, UN AN 2000.— frs.

On s'abonne sans formalités auprès des Editions
des CAHIERS DU SUD, 28, rue du Four,
Paris (VI^e) C.C.P. 101. 819 à Paris

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures